

CLOTILDE
TRAGÉDIE.

Claude BOYER (1618-1698)

1659

Texte établi par Louis MOULIN, Yale University, juin
2019.

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Juin 2019

CLOTILDE
TRAGÉDIE.

Par Monsieur Boyer.

À Paris, Chez CHARLES DE SERCY, au Palais, dans la Salle
Dauphine, à la Bonne-Foi couronnée.

M. DC. LIX. Avec Privilège du Roi

**À MONSEIGNEUR LE PROCUREUR
GÉNÉRAL, MINISTRE D'ÉTAT, et
MONSEIGNEUR,**

Que je prends la liberté de vous consacrer un Ouvrage, qui n'a pas déplu à tout le monde, ce n'est pas sa bonne fortune qui m'en donne la pensée, et le courage. Je n'ai considéré dans cette occasion que cette obligation indispensable où je me trouve, de rendre mon premier hommage au plus illustre Protecteur des Muses. J'ai cru, MONSEIGNEUR, que ce peu de gloire qu'elles m'ont acquis, m'obligeait à reconnaître celles qu'elles reçoivent de Vous ; et qu'après avoir solennisé la vôtre dans mon coeur, avec des profonds sentiments de respect et d'admiration, je devais rendre ma reconnaissance publique, et révérer en votre Personne, aux yeux de tout le monde, la plus éclatante Vertu de notre Siècle. Quand je pourrais me dispenser d'un devoir si nécessaire et si glorieux, il me serait malaisé de résister à la violente inclination qu'un de vos plus zélés Serviteurs a de vous honorer de toutes les façons : comme il s'est acquis un pouvoir absolu sur tout ce qui est à moi, il a voulu que je vous fisse un présent de ce que j'avais de plus précieux. Vous voyez, MONSEIGNEUR, que je me sers de toute sorte de raisons pour combattre la timidité d'une Muse qui sort des ténèbres, et d'un silence de plusieurs années. Quand je songe au péril qu'il y a d'exposer à vos yeux un Ouvrage dépouillé de tous les ornements de la Scène, et de ces grâces empruntées, qui lui ont fait tant d'honneur ; cette Muse, qui a paru si hardie dans ses sentiments, ne l'est plus dans ses résolutions : je sens que toute sa témérité tremble devant cette grande lumière, et cette profonde sagesse, qui vous ont rendu un des premiers Arbitres de la Fortune publique, et qui vous ont mis si avant dans la confiance de la suprême intelligence de l'État. Mais enfin, MONSEIGNEUR, je me suis laissé tenter à la réputation de cette admirable bonté, qu'on estime d'autant plus en vous, qu'elle se trouve si rarement ailleurs avec le souverain mérite, et qu'il est difficile de l'accorder avec l'orgueil des Fortunes éminentes. C'est de cette rare et précieuse qualité que j'espère d'obtenir pour Clotilde l'honneur de votre protection, et pour moi la permission de vous dire que je suis avec une passion très ardente et très respectueuse,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant Serviteur.

BOYER.

**Pour Monseigneur le Procureur Général,
Ministre d'État, et Surintendant des Finances.**

SONNET.

Être aimé du Peuple et du Roi ;
Sauver sa gloire toute pure
De ce licencieux murmure,
Qui gronde contre un grand emploi ;
Garder sa parole et sa foi
Dans un siècle plein d'imposture ;
Parmi des honneurs sans mesure,
Être toujours égal à soi ;
Dans la plus éclatante vie
Confondre la haine et l'envie
Par la généreuse bonté ;
Du Héros le plus adorable,
C'est là l'idée incomparable,
Dont FOUQUET est la vérité.

ACTEURS.

CLOTILDE, Fille de Deuthère.
DEUTHÈRE, Veuve du Comte de Béziers.
CLIDAMANT, Favori du Roi.
THEODEBERT, Roi de Metz.
CLODOMIRE, Fils de Théodebert.
SIGILE, Capitaine des Gardes du Roi.
LUCINDE, Confidente de Deuthère.
THÉOSILE, Confidente de Clotilde.

La Scène est à Metz, dans le Palais Royal.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Clotilde, Lucinde.

CLOTILDE.

Cesse de me flatter...

LUCINDE.

On ne peut assez dire :
Quel coeur dans cette Cour échappe à votre empire ?
Vos conquêtes, Madame, augmentent chaque jour :
Déjà, depuis un mois, qu'on vous voit à la Cour,
5 Tout ce qu'elle a d'illustre a senti vos charmes ;
Le Prince, et les sujets, tous vous rendent les armes ;
Mais le Prince vous sert avec de si grands soins...

CLOTILDE.

Si j'osais en juger, le Roi n'en fait pas moins ;
Et si je ne savais qu'il brûle pour ma Mère,
10 J'appellerais amour, ce qu'il fait pour me plaire.
Il est vrai que ce coeur jeune et tout interdit,
Quand il parle d'amour, sait fort peu ce qu'il dit.

LUCINDE.

Votre Mère en a pris un peu de jalousie,
Non qu'elle accuse un Roi de quelque perfidie ;
15 Il sait trop son devoir pour lui manquer de foi,
Elle a pour son repos la parole du Roi.

CLOTILDE.

Sans cette sûreté je craindrais fort pour elle.
Lucinde, j'ai toujours craint pour une infidèle ;
Depuis qu'elle a trahi l'illustre Clidamant...

LUCINDE.

20 Quelle part prenez-vous au sort de cet Amant ?

CLOTILDE.

Celle que la piété prend pour un misérable.

LUCINDE.

Ce nom cache souvent la qualité d'aimable ;
Comme aussi quelquefois sous celui de pitié
Se cache adroitement ce qu'on nomme amitié.
25 Vous en avez pour lui quelque peu, ce me semble,
Madame, ou quelque chose au moins qui lui ressemble.
Autrefois Clidamant, à vos yeux, devant vous,
Combattait votre Mère avec des traits si doux,
Que les mêmes respects qui l'aidaient à la prendre
30 Vous ont surpris peut-être un coeur facile et tendre.
Votre Père étant mort, un peu loin de la Cour,
Deuthère ayant choisi le lieu de son séjour,
Clidamant la voyait, et consolait son âme,
Par les soins obligeants d'une amoureuse flamme,
35 Et d'un air si galant il charma sa douleur,
Que la Veuve bientôt oublia son malheur.
Princesse, si d'un choix votre esprit fut capable,
Lui seul, depuis ce temps, vous doit paraître aimable ;
Le respect d'une Mère étouffait vos soupirs ;
40 Soyez maintenant libre en de si bons désirs.
Clidamant vaut beaucoup ; votre Mère qui l'aime,
Ne l'eut jamais quitté que pour le Diadème.
Il est temps de forcer votre jeune pudeur :
Votre front m'en apprend assez par sa rougeur ;
45 Parlez, me l'avouer, c'est le dire à vous-même.

CLOTILDE.

Puis donc que tu le crois, je veux croire que je l'aime ;
Et s'il faut sur ta foi que j'avoue un vainqueur,
Clidamant seul pour être avoué de mon coeur.
50 Ses yeux ont pour les miens je ne sais quoi d'aimable,
Qui jette dans mes sens un désordre agréable.
Les regards que ma Mère en reçoit [sont] si doux,
Que je voudrais sur moi détourner tous les coups.
J'en sens une secrète et tendre jalousie ;
Près de lui ma pudeur s'embarrasse et s'oublie :
55 Je cherche avec chaleur, et crains son entretien ;
J'ai beaucoup à lui dire, et je ne lui dis rien.
Connaissant mal mon trouble, et le mal qui me touche,
Je n'ose, et je ne puis l'expliquer par ma bouche.
Pour parler à son coeur, je m'adresse à ses yeux,
60 Et prends de mes regards ceux qui parlent le mieux.
Si regardant en moi la Fille de Deuthère,
Clidamant me caresse en faveur de ma Mère,
Je lui rends sa tendresse, et mon coeur tout confus
Lui rend par mes regards quelque chose de plus.
65 Quand parlant à ma Mère, il lui dit je vous aime ;
Que ne s'adresse-t-il à moi (dis-je en moi-même ?)
Et souvent des soupirs sortent pour l'en prier.
J'aime, si c'est aimer, je ne le puis nier.

LUCINDE.

70 C'est assez finement s'expliquer pour votre âge ;
L'Amour vous a bientôt enseigné son langage.

CLOTILDE.

Je te dirai bien plus ; je vois dans Clidamant
De mille petits soins l'aimable empressement ;
Si des sentiments je juge par moi-même,
Je crois qu'il sent pour moi, ce qu'on sent quand on aime,
75 Cache au moins mon secret, ma Mère...

SCÈNE II.

Deuthère, Lucinde.

DEUTHERE, parlant à Clotilde.

Laissez-nous.
Hé bien...

LUCINDE.

Tout son secret était connu de vous,
Madame, et ses discours m'ont fait assez comprendre
Que le Roi sent pour elle une amitié trop tendre,
Et que de ses regards l'apparente langueur...

DEUTHERE.

80 Quoi, sa fière beauté l'explique en sa faveur ;
L'innocence de l'âge excuse ces faiblesses.
Sait-elle ce que c'est que langueurs, que tendresse ?

LUCINDE.

Elle ne sait que trop ce que c'est que d'aimer.

DEUTHERE.

Ah ! Déjà mon amour commencer à s'alarmer.

LUCINDE.

85 Non, non, vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.
C'est d'un Amant trahi que vous devez tout craindre :
Sa faveur qui le rend le Dieu de cette Cour,
Peut seconder sa haine, et venger son amour.

DEUTHERE.

90 Hé ! quoi, ne sais-tu pas que Clidamant lui-même
Me cédant au respect qu'il doit au Diadème,
A daigné consentir un si grand changement ?

LUCINDE.

95 Vous savez ce que c'est que ce consentement :
Quand au respect du Roi son coeur vous abandonne,
C'est pour vous mieux garder que son amour vous donne ;
N'osant vous disputer contre tant de pouvoir,
Il laisse à votre amour à faire son devoir.

DEUTHERE.

Lucinde, je rougis de ma lâche inconstance,
Je lui dois de l'amour, de la reconnaissance ;
Je lui dois tout enfin ; mais ma confusion
100 Ne saurait m'arracher à mon ambition.
Si de ce changement son amour est confuse,
Un Trône, et son aveu, me serviront d'excuse :
Ce prétexte est si beau... Mais je vois cet Amant,
Il va faire éclater tout son ressentiment :
105 Tâchons de supporter tout l'effort de sa rage,
Souffrant d'un malheureux, sa haine se soulage.

SCÈNE III.

Clidamant, Deuthere, Lucinde.

CLIDAMANT.

Madame, vous allez sans doute voir le Roi
Achever de trahir ma flamme, et votre foi ;
Pressez-vous, hâtez-vous de perdre un misérable,
110 Courez sans différer à ce Trône adorable,
Et ne regardez plus dans ce noble projet
Qu'avec des yeux de Reine un malheureux sujet.
Allez, Madame, aux yeux de toute l'Austrasie
Renverser tout l'espoir qui soutenait ma vie,
115 Tandis que tout confus de ce dernier malheur
Je vais mourir pour vous d'amour et de douleur.

DEUTHERE.

Hé quoi, vous plaignez-vous d'une amour avouée ?
Par cette ambition que vous avez louée,
J'ai cru que vous vouliez conserver dans l'État
120 Tout ce que vous avez de fortune et d'éclat ;
J'ai relevé mon rang pour maintenir le vôtre.
Quand je pers votre amour pour en choisir une autre,
Quand je force mon coeur à prendre ce parti,
Par quel autre intérêt l'auriez-vous consenti ?

CLIDAMANT.

Quand j'avouai ce choix, je le crus impossible.
Pour tout autre que moi vous croyant insensible,
Certain de votre amour, sans beaucoup hasarder,
J'ai cru que je pouvais feindre de vous céder :
Qu'ainsi flattant le Roi, sans exposer ma flamme,
130 Je cétais un espoir que je gardais dans l'âme,
Et que ce faux éclat de générosité
M'assurait un trésor qu'il m'aurait disputé.
Je voulais effrayer par cette déférence
Jusqu'où pouvait aller toute votre constance ;
135 Vous garder pour vous seule, et rendre à votre foi
Tout l'honneur d'un triomphe obtenu sur un Roi.

DEUTHERE.

J'étais de vos desseins fort mauvaise Interprète ;
Et puisque votre amour en est mal satisfaite,
Vous pouvez consoler un coeur désespéré
140 Par le rang de Rival qu'on vous a préféré.
Si de quelque autre espoir votre âme s'est flattée,
Je veux bien l'avouer, un Trône m'a tentée.
Ne faites pas ici l'étonné, le surpris,
Tout autre comme moi changerait à ce prix ;
145 Et malgré tant d'ardeur vous changeriez sans peine,
Si votre changement vous donnait une Reine.

CLIDAMANT.

Gardez, gardez pour vous des sentiments si bas :
Mille Trônes offerts ne me changeraient pas.
Avec une naissance illustre, et non commune,
150 Mes soins et ma vertu m'ont fait une fortune,
Où peut-être mes vœux, sans être condamnés,
Pouvaient porter mon choix sur des fronts couronnés :
Mais je suis peu touché de ce grand nom de Reine :
Et si dedans Béziers vous êtes Souveraine,
155 Vous savez que ce rang vient moins de vos Aïeux,
Que d'un droit dépendant du Trône de ces lieux.
Flattez-vous des raisons d'une âme ambitieuse.
Si les plus chers devoirs d'une âme généreuse,
Si l'honneur, l'amitié, la constance, et la foi,
160 Ne peuvent rien sur vous, ils peuvent tout sur moi.
Non que je veuille encor après votre inconstance
Recourir lâchement à ma persévérance ;
J'abandonne mon âme à son juste dépit,
Et quitte avec honneur celle qui me trahit.
165 Grâce à la trahison, grâce à votre faiblesse,
Je puis briser le joug d'une indigne Maîtresse ;
Abusez d'un grossier et long enchantement,
Mes yeux s'ouvrent enfin à ce grand changement.
Par ce faible honteux je vous vois toute entière,
170 Je vois tous vos défauts avec tant de lumière,
Que mon oeil indigné d'une fatale erreur,
Ne se peut pardonner d'avoir trahi mon coeur.

DEUTHERE.

Je donne à la douleur d'un désespoir extrême
Ces transports dont l'effort me venge de vous-même ;
175 Faites passer vos feux pour une longue erreur ;
Faites d'une Maîtresse un objet plein d'horreur ;
Faites un Monstre affreux de toute ma personne :
Mais avec ces défauts, je gagne une Couronne.

CLIDAMANT.

Conservez chèrement l'espoir d'un bien si doux.
180 Je viens de voir le Roi qui m'a parlé de vous ;
Où vous pouvez penser, que pour vous plein de zèle
J'ai fait ce que j'ai dû pour vous être fidèle ;

Mais vous en saurez plus, puisque vous l'allez voir.

DEUTHERE.

Vous croyez m'étonner avec votre pouvoir.
185 Malgré tous vos efforts je serai votre Reine ;
Mais perdant mon amour, n'attirez pas ma haine ;
Et sans vous abuser par cette égalité,
Qu'avait mis entre nous tant de facilité,
Considérez mon rang, et ce que je dois être.
190 Tremblez en regardant le choix de votre Maître,
Et songez que ce choix vous a mis loin de moi,
Tout autant qu'un sujet le doit être d'un Roi.

CLIDAMANT.

Je suis sujet, Madame, et fais gloire de l'être ;
Mais un sujet si grand, et si cher à son Maître,
195 Que de pareils sujets dans leurs nobles emplois
Confondent leur grandeur avec celle des Rois.
Menacez, triomphez, faites la Souveraine,
Et régnez dans votre âme avant que d'être Reine :
Mais sachez qu'un sujet, qu'on ose dédaigner,
200 Est fort près de la place où vous voulez régner ;
Que le pouvoir qu'il a sur son Maître et le vôtre,
Le met un peu plus haut que vous et que tout autre ;
Et courant à ce Trône y chercher un Époux,
Songez bien que je suis entre ce Trône et vous.

SCÈNE IV.

Lucinde, Deuthere.

LUCINDE.

205 Est-ce là votre adresse à calmer son courage ?

DEUTHERE.

Eut-il pu m'écouter après ce grand outrage ?
Contre un torrent d'orgueil, contre un coeur irrité,
J'ai comme un prompt remède opposé ma fierté.

LUCINDE.

210 Vous défiez, Madame, un puissant adversaire ;
Vous bravez un courroux, qui se peut satisfaire,
Son pouvoir est si grand dessus l'esprit du Roi...

DEUTHERE.

Mais quelque grand qu'il soit, il en a moins que moi.
Je me trouve en état de braver sa vengeance,
Le Roi m'aime, il suffit... Mais je vois qu'il s'avance.

SCÈNE V. Le Roi, Deuthere.

LE ROI.

215 J'allais vous voir, Madame.

DEUTHERE.

Et vous voyez, Seigneur,
Que je viens au-devant d'un si sensible honneur.

LE ROI.

Mais ces civilités, et ces bontés, Madame,
Dois-je les imputer aux soins de votre flamme ?
Quand je flatte mes feux d'un espoir si charmant,
220 Leur venez-vous donner un plein consentement ?

DEUTHERE.

En doutez-vous, Seigneur, et pouvez-vous me croire
Si peu sensible aux soins que je dois à ma gloire ?
Un si puissant mérite y prépare mon coeur,
Que l'espoir seul m'en charme, et me comble d'honneur.

LE ROI.

225 Ah ! c'est trop ; ces bontés redoublent ma tendresse,
Augmentent mes ennuis, et comblent ma tristesse.
Madame, savez-vous quel est mon désespoir ?
Mille raisons d'État, d'amitié, de devoir,
Confondent mes désirs, et partagent mon âme.
230 Il faut enfin trahir Clidamant, ou ma flamme ;
Il faut forcer le choix d'un objet si charmant,
Et voler sa conquête à son premier Amant.
Je sais bien qu'il vous cède, et que son zèle extrême
Vous laisse en ma faveur disposer de vous-même.
235 Je sais que votre coeur d'une adroite pitié
Cache, pour m'obliger, sa première amitié ;
Mais toutes ces bontés et de l'un et de l'autre
Me font plus respecter son amour et la vôtre ;
Et je rougis qu'un Roi, qui doit tant à tous deux,
240 Ait paru quelque temps un peu moins généreux.

DEUTHERE.

Je vois bien, je vois bien, que cette déférence
Marque dans votre amour un peu de défiance :
Vous soupçonnez ma foi ; mais pour sortir d'erreur,
Sachez que Clidamant est banni de mon coeur ;
245 Que charmés d'un mérite aussi grand que le vôtre,
Tous mes vœux sont remplis, et n'en souffrent point d'autre.
Sa flamme avant la vôtre était digne de moi ;
Mais quand je puis prétendre au choix d'un si grand Roi,
Vous rendez à mon coeur ce qu'il ne peut reprendre :
250 Monté jusques à vous, il ne saurait descendre.
Pouvez-vous présumer qu'un si faible Rival...

LE ROI.

Pouvez-vous tant l'aimer, et le traiter si mal ?
Pouvez-vous tant l'aimer, et feindre tant de haine ?

DEUTHERE.

Je prends de votre amour les fiertés d'une Reine.

LE ROI.

255 Ce faux mépris, Madame, en cette occasion
Cherche en vain des raisons dans votre ambition.
De l'appât des grandeurs vous savez vous défendre,
Votre cœur est trop bon pour s'y laisser surprendre :
Quand vous feignez d'aimer le Trône en ma faveur,
260 Et de le préférer au choix de votre cœur,
Cet excès de bonté touche si fort mon âme,
Que je veux aujourd'hui, malgré toute ma flamme,
Vous donner d'un seul coup le Trône et votre Amant.
Voyez ce que l'Amour m'inspire en ce moment :
265 Je consens que le Sceptre entre en votre Famille ;
Si vous voulez régner, réglez par votre Fille ;
Et qu'ainsi Clidamant, moi, votre Fille, et vous,
Demeurions satisfaits, sans devenir jaloux.

DEUTHERE.

270 Que me proposez-vous ? c'est Clidamant, ce traître,
Qui sans cesse abusant des bontés de son Maître,
Est d'un si lâche tour le prétexte et l'auteur.
Mais croit-on me surprendre avec ce faux honneur ?

LE ROI.

Non, non ; mais vous voyez par quels effets, Madame,
Je tâche à vous laisser cette première flamme ;
275 Je vous aime, et je sens dans ce grand changement
Que tout mon cœur frémit d'y penser seulement.
Vous perdre, me trahir, pour un autre moi-même ;
Il est vrai, que n'osant votre perdre tout à fait,
J'adore en votre sang votre vivant portrait ;
280 Et pour faire régner toute votre Famille,
Je confonds dans mon cœur la Mère avec la Fille.

DEUTHERE.

Ainsi votre bonté qui tâche à m'épargner,
Confond avecque moi celle qui doit régner ;
Et l'on croit me payer avec cette chimère.
285 Vous vous vantez des efforts, qui ne vous coûtent guère.
Je voyais bien qu'ici vos générosités
Sous un éclat trompeur couraient des lâchetés.
Me croyez-vous si faible, et l'âme si grossière,
Avec tant de bassesse, et si peu de lumière,
290 Que de prendre un parti, qui me dérobe un Roi ?
Malgré sa trahison votre cœur est à moi,
Quand votre main en fait un présent à ma Fille,
Vous attachez encor mes droits à ma Famille ;
Et ce cœur trop aimé qui trahit mon espoir,

295 En voulant m'échapper, retombe en mon pouvoir.
Oui, votre indigne amour, malgré votre inconstance,
Par le choix qu'il a fait, m'en laisse la vengeance ;
Et retenant mes droits sur ce perfide coeur,
J'en pourrai disposer au gré de ma fureur.

SCÈNE VI.

Sigile, Le Roi.

SIGILE.

300 Voilà de Clidamant le conseil et l'adresse.

LE ROI.

Voilà, voilà plutôt mon crime et ma faiblesse.
Un si juste dépit présente à ma raison
Toute l'indignité de cette trahison.
Je vois que je trahis celle que dans mon âme
305 J'avais déjà traité et de Reine et de Femme :
J'ôte à la flamme un choix qu'elle avait mérité,
À son ambition un Trône souhaité ;
Et cet affront sanglant, qui va tomber sur elle,
Réfléchit sur le front d'un Monarque infidèle.
310 Sacrés devoirs d'un Roi, serments, fidélité,
Honneur, que mon amour immole à la Beauté,
Revenez dans mon coeur rétablir votre empire :
Mais déjà tu frémis, et ton coeur en soupire
Perfide ; et tu reviens, objet victorieux,
315 Prodige de beauté, rare présent des Cieux,
De la Grâce suprême inimitable idée,
Félicité des sens, dont l'âme est possédée,
Divinité visible, adorable vainqueur,
Tu reviens réchauffer ta Mère de mon coeur.
320 Ah ! Sigile, qu'un Prince à qui la gloire est chère,
Souffre, quand par le crime il faut se satisfaire !
Comme aussi qu'un Amant, qu'a pris tant de beauté,
Souffre, quand il renonce à la félicité !
Prends pitié d'un Amant, et d'un Roi misérable,
325 Qui brûle de faillir, et craint d'être coupable,
D'un amour criminel justement alarmé,
Et d'un crime amoureux incessamment charmé.

SIGILE.

Je ne puis vous donner qu'un conseil trop sévère :
Il faut quitter la Fille, et couronner la Mère ;
330 Et c'est trop disputer contre votre devoir.
Il faut abandonner un amour sans espoir.
Pressé par votre foi, pressé par votre gloire,
Vous vous devez, Seigneur, cette grande victoire.
Si c'est amour vous plaît par des charmes nouveaux,
335 Regardez-la, Seigneur, par ces horribles maux,
Par ces débordements de malheurs et de guerres,
Que ces feux criminels vont jeter sur vos terres.
Songez que la Comtesse a des Rois pour parents :
Pour dérober l'Empire à des malheurs si grands,

340 Il faut...

LE ROI.

Ah ! si je perds le bonheur où j'aspire,
Qu'importe à mon repos celui de mon Empire ?
Mon amour m'est plus cher que l'Empire et le jour :
Tout est perdu pour moi, si je perds mon amour.
Que la guerre allumée aux ardeurs de ma flamme
345 Fasse régner partout les troubles de mon âme ;
Que l'Univers conspire à me faire périr...
Mais j'aperçois le Prince, il vient me secourir.

SCÈNE VII.

Le Roi, Clodomire.

LE ROI.

Ah ! Mon Fils, sauve-moi d'un conseil trop sévère ;
Si l'amour t'a charmé comme il a fait ton Père,
350 Contre un cruel devoir soutiens avecque moi
Le plus aimable choix qu'ait jamais fait un Roi ;
Ne me condamne point à perdre ce que j'aime.

CLODOMIRE.

Qui pourrait s'opposer à cet amour extrême ?
Celle que vous aimez, Seigneur, brûle pour vous,
355 Et cet illustre Hymen est souhaité de tous.
Pour moi, qui comme vous souffre un cruel martyr,
Mais pour d'autres appâts, et sous un autre empire ;
Enfin moi qui venais demander à genoux,
Le congé d'un amour et d'un espoir si doux,
360 Peux-je en vous condamner une flamme si belle ?

LE ROI.

Mais l'approuveras-tu, si je suis infidèle ?

CLODOMIRE.

Infidèle ! À qui, Sire ?

LE ROI.

À la Comtesse.

CLODOMIRE.

Hélas !

LE ROI.

Admire mon amour, et n'en soupire pas.
J'aime un objet charmant, une beauté suprême.

CLODOMIRE, bas.

365 Tu t'émeus, mon amour.

LE ROI.

J'aime la Beauté même.
Tu te troubles, mon Fils.

CLODOMIRE.

Oui, Sire, et je le dois.
Votre infidélité me donne de l'effroi.
Je vois déjà des Rois, que le sang intéresse,
Fondre sur vos Etats pour venger la Comtesse ;
370 Je vois tous vos voisins, vous laissant sans secours,
Traiter honteusement vos fatales amours.
Si vous ne craigniez rien du côté de la Terre,
Le Ciel...

LE ROI.

Hé quoi, mon Fils me fait aussi la guerre !
Soyez tous contre moi, j'aimerai malgré vous ;
375 Que contre moi ma flamme arme cent Rois jaloux ;
Que le Dieu vengeur tonne, et forme une tempête,
Dont la chute m'envie et mon Trône et ma tête ;
J'oppose à ces malheurs, à la foudre, à ces Rois,
La grandeur de mon feu, la beauté de mon choix :
380 Et pour tout dire enfin, c'est Clotilde que j'aime.

CLODOMIRE, bas.

Clotilde ! juste effroi de mon amour extrême,
Désordre de mon coeur, vous me l'aviez bien dit.

LE ROI.

Mon Fils, à ce beau nom tu parais interdit.

CLODOMIRE.

Oui, Seigneur, je le suis, connaissant votre flamme,
385 Découvrant des malheurs dont je tremblais dans l'âme ;
D'autant plus qu'un objet avec tant de beauté
Semble justifier votre infidélité.
Ah ! je prévois des maux dont la suite effroyable...

LE ROI.

Ah ! ne t'obstine pas à me rendre coupable ;
390 Si je suis infidèle, adorant tant d'appâts,
Un crime encore plus grand est de ne l'être pas.
C'est peu de l'adorer, il faut que je l'obtienne ;
Laisse-moi mon amour, je te laisse la tienne.
À quelque objet, mon Fils, qu'aspirent tes désirs,
395 Tu le peux hardiment promettre à tes soupirs.

CLODOMIRE.

Hélas ! que cet espoir a pour moi peu de charmes,
Tandis que votre amour me donne tant d'alarmes.

LE ROI, à Sigile.

Toi, va voir ma Princesse, et dis-lui mon tourment :
Fais-lui mon feu si beau, mon Trône si charmant,
400 Qu'au plus puissant devoir son âme les préfère,
Jusqu'à les accepter aux dépends d'une Mère.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Deuthere, Sigile, Lucinde.

DEUTHERE.

Quoi, Sigile en ces lieux ! dans mon appartement !
Entrer sans mon congé !

SIGILE.

Je venais seulement...

DEUTHERE.

405 Vous avez vu ma Fille, et votre indigne zèle
Sert les lâches amours d'un Monarque infidèle.

SIGILE.

Madame, j'obéis, mais malgré mon devoir,
Sachez...

DEUTHERE.

Allez, de vous je ne veux rien savoir.

SCÈNE II.

DEUTHERE.

Faites venir Clotilde. Hélas ! c'est elle-même
Qui m'arrache le Sceptre, et m'ôte ce que j'aime ;
410 Sa beauté trop funeste à mes plus chers désirs
Est l'instrument fatal de tous mes déplaisirs.
Puissant charme des yeux, Beauté qui m'abandonnes,
Quoi disposes ainsi des cœurs et des Couronnes,
Toi par qui j'ai forcé des Rois à m'obéir,
415 Passes-tu dans ma Fille, afin de me trahir ?
Trop ingrate Clotilde, à qui mon trop de zèle
Souhaitait ardemment la qualité de Belle,
Dois-je me plaindre au Ciel, de t'avoir accordé
Un présent que pour toi j'avais tant demandé ?
420 Toi dans qui je voyais renaître pour ma gloire
De mes beaux jours passés l'éclat et la mémoire ;
Toi mon unique espoir, et mes tendres amours,
Serais-tu le tourment et l'horreur de mes jours ?
Perfide, qui trahis ma gloire et mon attente.

LUCINDE.

425 De quoi l'accusez-vous, cette belle innocente ?

DEUTHERE.

De m'arracher le cœur d'un Roi qui m'aimait tant,
Et d'en faire à ma honte un traître, un inconstant.

LUCINDE.

L'ayant fait sans dessein, elle n'est point coupable.

DEUTHERE.

Il suffit que l'ingrate a paru trop aimable.

LUCINDE.

430 Le crime est tout entier du hasard, ou du Roi.

DEUTHERE.

Mais ce hasard pour elle est un crime envers moi.

LUCINDE.

C'était donc envers vous un crime nécessaire.

DEUTHERE.

Non, non, elle devait s'empêcher de lui plaire,
Retenir tous les traits qui pouvaient le charmer,
435 Ou ne s'en servir pas, jusqu'à s'en faire aimer.
Mais, aveugle, regarde où la douleur t'entraîne,
Aveugle, applique mieux tes fureurs et ta haine,
Épargne une innocente, et cours à Clidamant,

La cause ou le prétexte à ce grand changement.
440 Voilà l'indigne auteur d'un sort si déplorable :
Mais enfin qu'a-t-il fait qui le rende coupable ?
Il punit justement mon infidélité,
Et j'excuse un perfide, après l'avoir été.
C'est contre un Roi qu'il faut que ton courroux éclate,
445 Contre un Roi sans honneur, contre cette âme ingrate,
Qu'un peu plus de beauté que ma Fille a sur moi,
Qu'un peu plus de jeunesse a fait manquer de foi.
Mais hélas ! ma fureur cherche un autre coupable ;
Ce traître, cet ingrat, ce perfide, est aimable ;
450 Ce traître sur le Trône a charmé tous mes sens,
Et retient ma fureur par des traits si puissants,
Qu'au fort de mon courroux, pleine d'impatience,
Je ne puis voir sur qui faire choir ma vengeance.
Qu'une âme en cet état souffre un cruel tourment !
455 Ouvre quelque passage à mon ressentiment :
L'effort impétueux d'un désespoir extrême
Ne sachant où se perdre, agit contre moi-même.
Je meurs de jalousie, et de haine, et d'amour.
Tâche sur tant d'horreurs à jeter quelque jour ;
460 Donne quelque remède à des maux si sensibles ;
Ordonne, si tu veux, des efforts impossibles,
Pour me tirer d'un gouffre où tout choix m'est fatal,
Et souviens-toi que rien n'est pire que mon mal.

LUCINDE.

Je vous croyais plus forte en ce malheur extrême.

DEUTHERE.

465 Une Femme est toujours trop faible quand elle aime.

LUCINDE.

Aimez, mais sans faiblesse, et prenez quelque espoir
Sur la foi d'un Monarque, ou sur votre pouvoir.
S'il aime votre Fille au-delà de lui-même,
N'est-elle pas à vous cette Fille qu'il aime ?
470 Mettez-la promptement aux mains d'un autre Époux ;
Que s'en voyant privé, le Roi s'attaque à vous.
Clidamant l'aimera, quoi qu'il puisse prétendre ;
Et de votre ennemi devenu votre Gendre,
Amant il prend de soin à vous ôter un Roi,
475 Amant il en doit prendre à vous rendre sa foi.

DEUTHERE.

Mais ce n'est pas assez, si Clotilde dans l'âme
D'un Monarque amoureux a ressenti la flamme ;
Si l'amour des grandeurs... mais elle vient à nous.

SCÈNE III.

Deuthere, Clotilde, Lucinde.

DEUTHERE, continue.

480 Lucinde, qu'elle est belle ! ah ! mes soupçons jaloux
Auprès de tant d'appâts redoublement mes alarmes.
Hé bien, ma fille, un Trône a-t-il pour vous des charmes,
Et l'accepterez-vous avec le coeur d'un Roi ?

CLOTILDE.

Quel étrange soupçon vous fait croire de moi
Que je puisse descendre à cette perfidie ?

DEUTHERE.

485 Quand d'un si grand espoir une âme est éblouie,
Son amorce l'entraîne avec tant de pouvoir,
Qu'elle n'écoute plus ni raison ni devoir.

CLOTILDE.

490 J'écoute l'un et l'autre, et Sigile lui-même,
Qui de la part du Roi m'offrait le Diadème,
M'a pour un infidèle inspiré de l'horreur.

DEUTHERE.

Clotilde, pardonnez ma jalouse frayeur :
Pour payer ce qu'a fait un devoir trop sévère ;
Je vous ai fait un choix avec des yeux de Mère.

CLOTILDE.

Quel choix ?

DEUTHERE.

Vous vous troublez, l'auriez-vous fait sans moi ?

CLOTILDE.

495 Madame...

DEUTHERE.

Je vois bien que vous aimez le Roi.
Malgré tous les respects, malgré l'obéissance
D'un coeur, qu'un droit sacré soumet à ma puissance,
Votre trouble fait voir à mon amour jaloux
Un amour en secret révolté contre vous.
500 Osez-vous jusqu'au Trône élever votre audace ?
Ces yeux, ces traîtres yeux, y briguent-ils ma place ?
Et faisant de leurs traits un criminel emploi,
Veulent-ils me voler la conquête d'un Roi ?
Dans les noires fureurs qui possèdent mon âme...

CLOTILDE.

505 Sortez enfin d'erreur, connaissez mieux ma flamme ;
Mon audace n'est pas de prétendre à des Rois ;
Tout mon crime est d'avoir prévenu votre choix.

DEUTHERE.

Si ce n'est pas le Roi, je consens à tout autre ;
Choisissez hors du Trône, et mon choix est le vôtre ;
510 Nommez-moi promptement, nommez votre vainqueur ;
Calmez de mes soupçons l'impatiente ardeur.
Quel que soit votre choix, je brûle de l'apprendre ;
Ou plutôt c'est au mien que vous devez vous rendre.
Et vous ayant choisi Clidamant pour Époux...

CLOTILDE.

515 Clidamant ? J'aurais tort de me plaindre de vous.

DEUTHERE.

Ma Fille, auriez-vous fait le choix que je désire ?

CLOTILDE.

Vous savez mon secret, je n'ai plus rien à dire.

DEUTHERE.

Mais m'assurez-vous que l'amour d'un grand Roi...

CLOTILDE.

520 Puisqu'encor vous pouvez vous défier de moi,
Je vous le dis tout haut ; c'est Clidamant que j'aime :
Clidamant à mes yeux vaut plus qu'un Diadème ;
Et quand j'en ai l'aveu de qui je tiens le jour,
Rien ne peut désormais ébranler mon amour.

DEUTHERE.

Allez, tous mes désirs secondent votre flamme.

SCÈNE IV.

Lucinde, Deuthere.

LUCINDE.

525 Tout rit à vos souhaits ; tout est pour vous, Madame ;
L'Hymen de votre Fille est un si grand bonheur,
Qu'il peut de Clidamant désarmer la fureur.
Je sais qu'à votre Fille un peu d'amour l'engage ;
Ménagez seulement un si grand avantage.
530 Surtout auprès de lui forcez votre courroux.
Madame, le voici.

SCÈNE V.

Clidamant, Deuthere, Lucinde.

CLIDAMANT.

Je m'en allais chez vous.

DEUTHERE.

D'où me vient tant d'honneur ? que faut-il que j'en croie ?

CLIDAMANT.

À cet accueil, Madame, à ce front plein de joie,
Il est aisé de voir qu'enfin voici le jour,
535 Qui vous doit couronner par les mains de l'Amour.
Pour moi, je viens exprès vous rendre mon hommage,
Et par tous mes respects fléchir votre courage.
J'ai tort d'oser commettre avec tant de grandeur
Un pouvoir médiocre, une faible faveur ;
540 Et je suis tout confus d'avoir perdu ma peine
À rabattre l'orgueil d'une nouvelle Reine ;
D'avoir si fort vanté mon rang et mon pouvoir.
Le Roi tient sa parole, il sait trop son devoir ;
Et malgré ma faveur, mon crédit, et ma haine,
545 Il sera votre Époux, et vous serez ma Reine.

DEUTHERE.

Je croyais Clidamant un peu plus généreux ;
Un grand coeur ne doit pas braver les malheureux.

CLIDAMANT.

Ce discours ne sent rien de cette humeur hautaine,
Qui vous faisait tantôt parler en Souveraine.
550 Je vois bien que mes soins n'ont pas mal réussi.
Ce coeur n'est plus si fier, ce front s'est adouci.
Mais quoi ! dans cet état, où chacun vous regarde,
En perdant tant d'orgueil, votre honneur se hasarde.
Faites meilleur visage à votre mauvais sort,
555 Et ne vous rendez pas à son premier effort.

Il est vrai que ce coup perce jusque dans l'âme.
Voir périr tout l'espoir d'une superbe flamme ;
Vous voir si loin du Trône, où vous sembliez voler,
Il n'est pas bien aisé de vous en consoler.
560 Consolez-vous pourtant d'un affront si visible ;
Le procédé du Roi rend ce coup moins sensible :
Ce n'est mépris pour vous, ni manque d'amitié ;
C'est pour moi seulement un peu trop de pitié :
Son coeur tendre et facile a senti mes larmes,
565 Et sa compassion le dérobe à vos charmes.
De grâce, consentez cet effort généreux,
Et ne vous fâchez pas qu'on serve un malheureux.

DEUTHERE.

Triomphez, Clidamant, de cette infortunée ;
À de pires affronts je me suis condamnée.
570 Le Roi m'a fait justice après ma trahison ;
Et vous me punissez avec trop de raison.
Je vous fais, Clidamant, un aveu légitime ;
Non que je veuille encor regagner votre estime,
Et reprendre sur vous ce pouvoir glorieux,
575 Que je tenais de vous plutôt que de mes yeux.
Soit que je vous paraisse infidèle, ou trahie,
Le rebut d'un Monarque, ou bien votre ennemie,
Je n'ai rien maintenant qui puisse vous charmer,
Et je vous haïrais, si vous pouviez m'aimer.
580 Puis donc que mon amour perd toute son estime,
Qu'il ne peut effacer ma honte ni mon crime ;
Ne puis-je aucunement calmer votre courroux
Par l'offre d'un trésor qui fait mille jaloux ?
C'est un bien précieux, dont je suis un peu vaine,
585 Que j'offre à votre amour, pour calmer votre haine ;
C'est ma Fille, c'est elle, en qui seule je vois
Tout ce que je perdis en vous manquant de foi.
Depuis l'amour du Roi vous l'ayant destinée...

CLIDAMANT.

Je sais bien de quel temps vous me l'avez donnée.
590 Mais pour me la donner, l'ôteriez-vous au Roi ?

DEUTHERE.

Non, malgré le mépris que l'ingrat fait de moi,
Je pourrais en faveur d'une Fille si chère,
Pour la couronner Reine, oublier ma colère.
Mais son coeur ne dépend ni du Roi, ni de nous.

CLIDAMANT.

595 Ni du Toi, ni de vous ? Hé de qui donc ?

DEUTHERE.

De vous.

CLIDAMANT.

De moi ? je ne suis pas assez vain pour vous croire.
Raillez, c'est votre tour ; mais sans blesser sa gloire ;

Clotilde a trop de coeur après l'amour d'un Roi,
Pour vouloir abaisser ses yeux jusques à moi.

DEUTHERE.

600 Non, je ne raille point ; moi-même dans son âme
J'ai mis le premier trait qui fit naître sa flamme ;
Quand j'attendais un Roi, je crus pour votre bien,
Que son coeur vous vengeait de la perte du mien.

CLIDAMANT.

605 Non, je vous aime encor ; ni son coeur, ni tout autre,
Ne saurait me venger de la perte du vôtre ;
Rendez-moi ce coeur...

DEUTHERE.

Que me demandez-vous ?
Un coeur perfide, ingrat...

CLIDAMANT.

Dites un coeur jaloux,
Qui tremble du bonheur de votre Fille même ;
Un coeur ambitieux, qui court au Diadème ;
610 Un coeur, de qui l'orgueil se sait mal déguiser ;
Un coeur, qui se méprend, quand il croit m'abuser.
Vous voulez m'éblouir par les yeux d'une Fille,
Et me faisant entrer dedans votre Famille,
Enchanter ma faveur par un signe digne choix.
615 Votre Fille est d'un prix à mériter des Rois,
À mériter un Dieu, je l'avouerai moi-même ;
Mais elle est toutefois indigne que je l'aime.
Tant d'appâts surprendraient une moindre fureur,
Mais s'il osait aimer, j'arracherais ce coeur.
620 Je ne veux rien de vous ; et fut-elle plus belle,
Elle est, elle est toujours le sang d'une infidèle ;
Elle est toujours d'un sang qui vient de me trahir ;
D'un sang et que je dois, et que je veux haïr.
Vous m'auriez pu braver avec tant d'insolence,
625 Payer un long amour d'une lâche inconstance ;
Rompre tous vos serments ; violer votre foi ;
Et je travaillerais à vous donner un Roi ?
Je donnerais pour Reine à toute l'Austrasie
Une Femme infidèle, une ingrante ennemie,
630 Qui m'ose menacer, qui m'ose dédaigner ?
Périsses tout plutôt, que de vous voir régner.
J'eusse pu déguiser cette fureur extrême ;
Mais je parle sans crainte, et me venge de même.

DEUTHERE.

635 Eclate, furieux ; ne te déguise plus,
Et fais de mon préfet un généreux refus ;
Au moins ce grand éclat, ou plutôt ta faiblesse,
Me fait voir tout à nu cette âme vengeresse,
Qui pousse jusqu'au bout sa haine et son dépit.
Je te connais, cruel, et cela me suffit.

CLIDAMANT.

640 Pour me connaître mieux, sachez, quoi que je fasse,
Que ma haine de vous ne veut trêve ni grâce.
Autant que mon amour parut aux yeux de tous,
Je veux faire éclater l'horreur que j'ai pour vous.
Si mon cœur vous aimait d'une ardeur sans seconde,
645 Et s'il vous préférerait à l'Empire du monde,
Il vous hait maintenant avec un tel transport,
Qu'il vous préférerait l'infâmie et la mort.
J'oppose, par l'éclat d'une vengeance pleine,
Aux hontes d'un mépris la gloire de ma haine ;
650 Et je veux effacer par un amas d'horreurs,
L'infâme souvenir de mes vieilles erreurs.

SCÈNE VI.

Deuthere, Lucinde.

DEUTHERE.

Enfin c'est à ce coup que le sort qui m'outrage
Sans plus rien ménager, vomit toute sa rage.
Sa haine ouvertement s'expliquant contre moi,
655 Ne me fait plus douter du changement du Roi.
Dans cette extrémité, quel conseil faut-il prendre ?
Faut-il dans cet état, ou combattre, ou se rendre ?
Ma raison étonnée en ces obscurités,
De mon seul désespoir prend toutes ses clartés :
660 Lucinde, il faut céder, puisque tout m'abandonne.
Amour, ambition, ce conseil vous étonne :
Mais enfin c'est le seul que je puis écouter.
Amour, sors de mon cœur ; Trône, il faut te quitter.
C'est par ce seul chemin que ma vengeance ouverte
665 Peut prendre l'ennemi qui s'obstine à ma perte.
Il faut, il faut vouloir ce que veut Clidamant,
Pour renverser sur lui tout son ressentiment.
Il veut m'ôter le Sceptre en faveur de ma Fille ;
J'y consens, il suffit, qu'il soit dans ma Famille ;
670 Si je ne puis régner, ma Fille régnera ;
Si j'en reçois l'affront, mon sang me vengera.
Ainsi tout son crédit, et toute sa puissance,
Ne sauraient m'arracher cette douce espérance.
Je te verrai forcé, perfide, d'obéir
675 À ce sang, que tu dois, et que tu veux haïr.
Le Roi vient, et le traître achève son ouvrage :
Mais il va voir quel est le succès de sa rage.

SCÈNE VII.

Le Roi, Deuthere, Clidamant, Lucinde.

LE ROI, parlant à Clidamant.

Mais enfin je ne puis lui parler, ni la voir.
Quel sera mon recours dans ce grand désespoir ?

DEUTHERE.

680 Moi, Seigneur.

LE ROI.

Ah ! Madame.

DEUTHERE.

Oui, Seigneur, c'est moi-même,
Qui viens...

LE ROI.

N'insultez pas à ma douleur extrême ;
Ce coeur brûlant pour vous...

DEUTHERE.

C'est trop se déguiser ;
On n'a que trop de soin de me désabuser.
Mais malgré les affronts de votre perfidie,
685 J'immole à votre amour toute ma jalousie ;
Et forçant mon devoir, ma flamme, et mon courroux,
Je vous cède à ma Fille, et ma Fille est à vous.
Il suffit qu'elle règne, et que je règne en elle ;
Et puisque c'est mon sang qui vous rend infidèle,
690 C'est un autre moi-même à qui vous vous donnez ;
Et je croirai régner, si vous la couronnez.
J'aurai part à ce Trône, en y voyant un Gendre,
Malgré les envieux qui m'en ont fait descendre ;
Et du rang où par vous mon sang doit m'élever,
695 Je les verrai trembler, ceux qui m'osent braver.
Je vais la préparer à ce grand Hyménée.

SCÈNE VIII. Le Roi, Clidamant.

LE ROI.

Ô Succès fortuné d'une amour condamnée !
Par quelque mouvement qu'elle me rende heureux,
Je ne puis trop louer cet effort généreux.
700 Mais tu parais troublé.

CLIDAMANT.

Ce que je viens d'apprendre,
Seigneur, je vous l'avoue, a droit de me surprendre.
J'admire cet étrange et soudain changement.
Qu'une Femme en colère agit bizarrement !
D'où pensez-vous tenir une faveur si chère ?

LE ROI.

705 Je la tiens de ta main aussi bien que Deuthère.
Tu pouvais par son choix accepter ton mon bien ;
Et sans ton amitié, je ne possédais rien.
Amant trop généreux, et sujet trop fidèle !

CLIDAMANT.

Non, non, vous ne tenez ce bien de moi, ni d'elle,
710 Et quand votre bonté m'impute une faveur,
Mon respect trop sincère en découvre l'auteur.
Il est vrai, je pouvais accepter la Princesse ;
Mais ce don m'a déplu des mains de la Comtesse :
Car j'avouerai, Seigneur, qu'un don si précieux,
715 S'il fut venu d'ailleurs, eût pu charmer mes yeux.
Sachez donc que cette offre est un don de sa haine ;
Son désespoir consent que sa Fille soit Reine.
Croyant ses feux trahis moins de vous que de moi,
L'espoir de se venger cède à sa Fille un Roi.
720 Son âme de fureur pleinement possédée,
S'est d'abord attachée à sa première idée :
Mais l'effort qu'elle fait en cette occasion
À sa jalouse flamme, à son ambition,
Lui produira bientôt un remord véritable.
725 Profitez promptement d'une offre favorable.
Elle croit que ma peur, par un prompt changement,
Vous inspire de prendre un autre sentiment ;
Et que ma politique inégale et changeante,
Vous donne pour mon zèle une fois chancelante ;
730 Mais je ne démens point ce qu'un zèle assuré
M'a pour votre intérêt une fois inspiré.
Je vous le dis encor malgré toute sa haine,
Sans craindre ce que peut la Mère d'une Reine ;
Clotilde doit régner au sentiment de tous ;
735 Et Deuthère est un choix trop indigne de vous.

LE ROI.

De grâce, explique mieux les bontés de Deuthère ;
Et quel que soit le don, qu'elle vient de me faire,
Ôtons-en tous ces traits de haine et de fureur
Et ne m'entretiens plus que de ce grand bonheur.
740 Je vais faire ta paix avecque la Comtesse.
Toi, va de notre Hymen répandre l'allégresse ;
Va de ce grand espoir charmer toute la Cour,
Et fais dans tous les coeurs triompher son amour.

SCÈNE IX.

Clodomire, Le Roi.

CLODOMIRE.

745 Il est temps de parler ; meurs, respect trop sévère.
Mon Rival est mon Roi ; mais c'est aussi mon Père.
Seigneur...

LE ROI.

Mon Fils, sais-tu la fin de mon ennui ?
Sais-tu que la Comtesse, elle-même aujourd'hui,
Malgré l'ardente soif de la grandeur suprême,
Malgré tous les transports de son amour extrême,
750 Du plus aimable objet que vît jamais ma Cour,
Daigne honorer mon Trône, et payer mon amour ?

CLODOMIRE.

Hélas !

LE ROI.

Allons presser cet Hymen adorable.

CLODOMIRE.

Est-ce ainsi qu'on appelle un malheur effroyable ?

LE ROI.

Traite mieux un amour, que la Mère consent.

CLODOMIRE.

755 Vous, Seigneur, traitez mieux un amour innocent.

LE ROI.

Quoi, ton amour du mien a-t-il lieu de se plaindre ?

CLODOMIRE.

Ah ! Seigneur...

LE ROI.

Qu'ai-je enfin, ou qu'as-tu lieu de craindre ?

CLODOMIRE.

Voir votre amour content, et le voir à regret,
C'est vous instruire assez de mon tourment secret.

LE ROI.

760 Aimerais-tu Clotilde ?

CLODOMIRE.

Oui, Seigneur ; et vous-même ;
Vous-même, vous allez m'arracher ce que j'aime.

LE ROI.

Quoi, tu l'aimes, mon Fils ?

CLODOMIRE.

Oui, je l'aime, et mon coeur
Ne peut plus vous cacher sa flamme et sa douleur.

LE ROI.

765 Mon fils aime Clotilde ; et le Ciel en colère
Réservait ce supplice au crime de ton Père.
Plein d'amour, plein d'espoir, et de ravissement,
Ciel, faut-il pour me perdre attendre ce moment ?
Ah ! quel trouble, mon Fils, jettes-tu dans mon âme ?
Tu devais respecter, ou prévenir ma flamme.

CLODOMIRE.

770 J'avais de cet amour senti le coup fatal ;
Je brûlais sans connaître un si puissant Rival ;
Et mon coeur, aussitôt qu'il a pu se connaître,
A voulu vaincre un feu dont il n'est plus le maître.
775 J'éprouve enfin, Seigneur, que par l'ordre des Cieux
Rien ne guérit du mal qu'ont fait de si beaux yeux ;
Et qu'un coeur qui s'obstine à vaincre leur puissance,
En perd le désir même, avecque l'espérance.

LE ROI.

C'est ce qui doit, mon Fils, redoubler ma douleur ;
Si rien ne nous guérit, quel est notre malheur ?

CLODOMIRE.

780 Ah ! Seigneur...

LE ROI.

Ah ! mon Fils, quelle est notre disgrâce ?
Mon Fils est mon Rival, que faut-il que je fasse ?
Si tu pouvais, mon Fils, te vaincre en ma faveur.

CLODOMIRE.

Je voudrais le pouvoir ; mais le puis-je, Seigneur ?

LE ROI.

Cet effort est bien grand ; cet effort est extrême,

CLODOMIRE.

785 Cet effort est mortel ; vous le savez vous-même.
Mais sans plus consulter, périsse un malheureux,
Meure un Fils trop ingrat, qui s'oppose à vos vœux.

LE ROI.

Ah ! mon Fils ; tu connais par où je suis sensible ;
Mais connais-tu, pour vaincre un amour invincible,
790 À quel combat mortel tu livres tout mon cœur ?
Tendresse de mon sang, triomphe en sa faveur.
Et toi, mon cher amour, toi qui malgré mon crime
Paraissais à mes yeux si beau, si légitime ;
Amour, qui maintenant connais innocemment ;
795 Amour, qu'un prompt espoir flattait si doucement ;
Meurs, voyant quels malheurs suivraient cette aventure ;
Voyant quelles horreurs menacent la Nature ;
Et quand même ta gloire, et tes vœux sont remplis,
Donne ce grand triomphe aux tendresses d'un Fils.

CLODOMIRE.

800 Hélas ! À quel combat se prépare votre âme ?

LE ROI.

Je souffre mille morts en faveur de ta flamme.

CLODOMIRE.

Songez plutôt, songez, Sire, à vous secourir.

LE ROI.

Je t'aime trop, mon Fils, il faut vaincre, ou mourir.

CLODOMIRE.

Plutôt...

LE ROI.

N'en parlons plus. Va-t'en voir la Comtesse,
805 Et tâche d'exécuter un crime de faiblesse,
Pour lui rendre l'espoir qu'elle m'avait quitté.
Dis-lui que je combats mon infidélité.
Seulement pour un coup si grand, ni nécessaire,
Donne quelques moments à ton malheureux Père.
810 Quand il faut décider ma victoire, ou ma mort,
Ce délai n'est pas trop pour un si grand effort.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Deuthere, Clidamant.

DEUTHERE.

Écoutez, Clidamant.

CLIDAMANT.

L'ordre du Roi me presse
D'achever promptement l'Hymen de la Princesse.
Je vais tout préparer pour ce commun bonheur.

DEUTHERE.

815 Cherchez-vous votre perte avec tant de chaleur ?

CLIDAMANT.

Pensez-vous que je craigne une haine impuissante ?

DEUTHERE.

Dites, dites plutôt une haine inconstante.
Soit pitié, soit tendresse, ou pour vous, ou pour moi,
820 Vos périls, et les miens, me donnent de l'effroi.
Près d'un Hymen fatal consenti par vous-même,
Voyez quel trouble enfante une fureur extrême.
Daignez ouvrir les yeux sur ce grand désespoir,
Qui presse contre vous ma haine et mon pouvoir.

CLIDAMANT.

J'avais déjà prévu ces remords, ces faiblesses :
825 En vain vous les caches sous de fausses tendresses.
Après tant de ressorts essayés vainement,
Pensez-vous que ma haine agisse aveuglément ?
Je m'expose, il est vrai, souffrant que votre Fille
Porte la Royauté dedans votre Famille ;
830 Je vois que votre haine en prend de grands secours ;
Et je vois tout entier le péril que je cours.
Mais apprenez aussi, que le pouvoir suprême
Que j'ai tant soutenu, me soutiendra moi-même ;
Que je puis disposer et du Trône et du Roi ;
835 Que par la force ouverte on ne peut rien sur moi ;
Que s'il faut employer la plus noire pratique,

Qu'applique aux derniers maux l'infâme Politique,
J'ai des ressorts si sûrs, et des coups si puissants...

DEUTHERE.

Hé bien tu veux périr, malheureux, j'y consens.
840 Va presser cet Hymen ; mets ma Fille à ma place :
Mais tremble en apprenant jusqu'où va ton audace.
Regarde ce que peut ma Fille contre toi,
En régnant sur le Trône, et dans le coeur d'un Roi.
Tu la verras prêter tous ses soins à ma haine,
845 Le crédit d'une Femme, et celui d'une Reine ;
Faire au Roi de ton sang le prix de son amour ;
Soulever contre toi tous les Grands de la Cour.
De quelque fermeté que ta faveur se vante,
Nous la verrons au moins étonnée et tremblante :
850 De mille mécontents, qui craignent ton pouvoir,
Une Reine en crédit relèvera l'espoir ;
De tous tes Partisans, je corromprai le zèle ;
Je te rendrai suspect l'ami le plus fidèle ;
Et de mille terreurs te poursuivant partout,
855 Ma haine infatigable ira jusques au bout.

CLIDAMANT.

Et moi dans ce combat de puissance et de haine,
Je vous verrai rougir d'une inutile peine ;
Rougir de voir ici vos vœux humiliés ;
La Fille sur le Trône, et la Mère à ses pieds.
860 Je verrai la Nature à soi-même infidèle
Former dans votre coeur une horreur criminelle ;
Et votre ambition jalouse de son rang,
Révolter lâchement le sang contre le sang.
Je vous verrai souffrir ce que souffre l'envie,
865 La jalouse fureur, l'ambition trahie ;
Et nous essaierons, qui ne nous fera voir
Un plus illustre éclat de haine et de pouvoir.
Mais c'est trop différer l'Hymen de la Princesse,
Cet entretien en a retardé l'allégresse ;
870 J'ai perdu quelque temps ; mais pour m'en consoler,
J'ai consumé ce temps à vous faire trembler.

SCÈNE II.

Deuthere, Lucinde.

DEUTHERE.

Vois dans quel désespoir cette fureur l'entraîne ;
Il s'en va couronner et ma Fille, et ma haine.
J'ai cru, pour dérober ma Fille à ce bonheur,
875 Que sa crainte romprait ce qu'a fait sa fureur.
Cependant il le presse, et brave ma furie.
Il suffit qu'il le veut pour m'en ôter l'envie.
Ma fureur se redouble au mortel déplaisir
De voir mon propre choix suivi de son désir ;
880 J'en prends mille clartés, qui m'étaient échappées ;
Puisqu'il suit mes ardeurs, elles s'étaient trompées.
Sa haine y voit plus clair que n'a fait ma fureur,
Et son empressement me fait voir mon erreur.
Je reconnais enfin, qu'en voulant perdre un traître,
885 Ma haine dans ces lieux aura toujours un Maître ;
Et que toujours le Roi charmé de Clidamant,
Rompra tous les efforts de mon ressentiment.
Je reconnais enfin que le titre de Reine
Se doit moins hasarder que le fruit de ma haine ;
890 Qu'il faut garder mes droits, et par un long espoir
Lasser un Roi perfide, et forcer son devoir.
Si ma haine imprudente, à moi-même fatale
A voulu de ma main couronner ma Rivale ;
Me laissant entraîner en ce fatal moment
895 À la rapidité de mon ressentiment,
Qu'à ce lâche dessein mon ennemi s'emploie ;
Le traître qui le veut, n'en aura pas la joie.
Maîtresse de ma Fille, ainsi que de mon sang,
Je saurai disposer de son coeur, de son rang.
900 Pour l'arracher des bras d'un Monarque infidèle,
Le plus indigne Époux sera trop indigne d'elle.

LUCINDE.

Madame, sans fouiller un sang si glorieux,
Un grand et digne Époux se présente à vos yeux.
Le Prince.

DEUTHERE.

Ah ! Tu me rends et ma vie et ma gloire.
905 Mon malheur m'ôtait tout jusques à ma mémoire ;
Et tu m'as tout rendu par cet heureux avis.
Vengeons-nous promptement du Père par le Fils.
Ton refus, Clidamant, honore ma Famille,
Et sert à même temps et la Mère et la Fille ;
910 Le Prince sans espoir, et réduit aux soupirs,
Voyant ce beau chemin ouvert à ses désirs,
Rempli de tout l'orgueil, qu'inspire dans une âme
L'espoir ressuscité d'une si belle flamme,
Jeune, hardi, vaillant, moins prudent qu'amour,
915 Poussera jusqu'au bout cet effort généreux.

LUCINDE.

Le Prince heureusement s'offre à votre vengeance.
Il aime votre Fille avecque violence :
Mais que prétendez-vous, l'ayant promise au Roi ?

DEUTHERE.

Je ne dois rien tenir, à qui manque de foi.
920 Mon dépit l'a flatté d'une espérance vaine :
Mais ma haine reprend le présent de ma haine.
Qui cède ainsi le Trône, et promet tout son bien,
Promet plus qu'il ne peut, et ne s'engage à rien.

LUCINDE.

Hé bien, dispensez-vous d'une injuste promesse.
925 Le Roi doit avouer l'Hymen d'une Princesse.
C'est l'état, c'est son bien, qui doit régler ce choix.

DEUTHERE.

Mais le droit des parents vaut bien celui des Rois.
Je suis Mère, et de plus jalouse et trahie ;
Et j'en disposerai malgré sa tyrannie :
930 Mais pour la dérober à sa flamme, à ses yeux,
Le Prince peut lui seul l'enlever de ces lieux.
Béziers m'offre un asile, et voyant sa Comtesse...

SCÈNE III.

Clodomire, Deuthere, Lucinde.

CLODOMIRE, l'interrompant.

Pardonnez, si pour vous transporter d'allégresse,
Je n'ai point attendu le congé de vous voir ;
935 Ma juste impatience a forcé mon devoir.
Madame, enfin le Roi tout honteux de son crime,
Suit les beaux mouvements d'un remord légitime ;
Et vous rend par ma main un rebelle dompté,
Plus zélé, plus soumis qu'il n'a jamais été.
940 Souffrez un repentir, qui remet dans son âme
Les plus profonds respects de sa première flamme.
Son coeur suivant l'objet qu'il vous a préféré,
N'était pas loin de vous, quand il s'est égaré ;
Et tombant dans les mains d'une Fille si chère,
945 Pour retourner à vous, il n'a qu'un pas à faire.

DEUTHERE.

Quel effort si soudain a fait ce changement,
Quand il espérait tout de mon contentement ?

CLODOMIRE.

Du désespoir d'un Fils les pressantes alarmes,
Les tendresses du sang, mes soupirs, et mes larmes,
950 Vous redonnent un coeur qu'il avait ôté.

DEUTHERE.

Quel puissant intérêt vous a sollicité
À prendre le parti de cette malheureuse ?

CLODOMIRE.

L'intérêt qu'y doit prendre une âme généreuse ;
L'intérêt du Roi même, et peut-être le mien.
955 Mais l'intérêt est faible, où je n'espère rien.

DEUTHERE.

Espérez tout de moi.

CLODOMIRE.

Mon rang, l'aveu d'un Père,
Vos bontés que j'égale à celles d'une Mère,
Ne sauraient assurer mes timides soupirs :
Ce que j'ai souhaité, fait trembler mes désirs,
960 Et si vous n'expliquez mes vœux par mon silence,
Vous n'apprendrez jamais quelle est mon espérance.

DEUTHERE.

Prince, je vous entends, et ne puis concevoir
D'où naît ce grand respect pour si faible espoir.
Je vous dois beaucoup plus, et cette défiance
965 Blesse votre mérite, et ma reconnaissance.
D'un si faible présent mon esprit est confus,
Plus que vous ne l'étiez de la peur d'un refus.

CLODOMIRE.

Ô bonté sans exemple, et que j'ai peine à croire !
Ô pour un prix si grand, trop facile victoire !
970 Après un tel aveu, souffrez à cet Amant
La liberté de voir un objet si charmant,
Et de rendre à ses yeux les respects de ma flamme.

DEUTHERE.

Il faut auparavant y préparer son âme ;
La surprise est trop grande en de pareils bonheurs.
975 Vous allez près du Roi couronner vos faveurs ;
Hâtez tout ce qui peut combler mon espérance.

CLODOMIRE.

Je vais charmer le Roi par cette impatience.
Ah ! que la mienne est grande, et qu'un coeur amoureux
Est peu maître de soi, quand il se croit heureux.
980 L'ardeur... Mais le Roi vient.

SCÈNE IV.

Le Roi, Clodomire.

LE ROI.

Prince ?
 Quelle est cette allégresse,

CLODOMIRE.

 Je viens, Seigneur, de charmer la Comtesse.
Son espoir renaissant rallume ses soupirs,
Et fait évanouir ses derniers déplaisirs.
Pleine de son transport, et de reconnaissance,
985 Elle donne à mes vœux une entière espérance.

LE ROI.

Prince, que dites-vous ? quelle témérité
D'un si superbe espoir vous a sitôt flatté ?
Qui vous fait espérer...

CLODOMIRE.

 La Comtesse, vous-même.

LE ROI.

Quoi, vous ai-je promis de céder ce que j'aime ?

CLODOMIRE.

990 Quoi, vous m'auriez flatté d'un inutile espoir ?

LE ROI.

Non, je combats ma flamme, et je fais mon devoir.
Vous devez imiter un devoir trop sévère,
Et m'être aussi bon Fils, que je vous suis bon Père.
Quand le sang dans mon cœur contre moi conspirait,
995 J'ai cru que dans mon Fils le sang me vengerait ;
Et lorsque de lui seul j'attends tout mon remède,
Je viens voir s'il me donne autant que je lui cède.
Mais je vois que l'amour étouffe l'amitié ;
Que tout mon désespoir le trouve sans pitié ;
1000 Que fuyant le péril d'un combat qui me gêne,
Il s'en promet le fruit, et m'en laisse la peine.
Pour éteindre un grand feu, pour vaincre mon amour,
Était-ce trop ingrat de me donner un jour ?
S'il suffisait pour vaincre une flamme obstinée,
1005 Ce serait pour ma gloire une grande journée.
Tandis que pour calmer ces violents transports,
Je force la Nature à ses derniers efforts ;
Avec un faible espoir subornant la Comtesse,
Mon Fils va lâchement surprendre ma tendresse ;
1010 Me voler un trésor qu'il ne mérite pas ;
Et l'ingrat court au prix, tandis que je combats.

CLODOMIRE.

Oui j'y cours, quand je crois qu'un Père me le cède ;
Quand je vous crois guéri, je cours à mon remède.
J'ose tout espérer ou de votre amitié,
1015 Ou de votre courage, ou de votre pitié.
Vous avez pour guérir une amour criminelle,
Le secours du remord, l'horreur d'être infidèle :
Mais hélas ! quel secours s'offre à ma guérison ?
Une ardeur violente, une faible raison,
1020 Un amour innocent avoué par Deuthère,
Un amour qui se fie aux bontés de mon Père.
Votre amour par son crime est toujours combattu ;
Mon amour se défend par la même vertu.
L'amour trouve chez vous d'éternelles alarmes ;
1025 L'amour est dans mon coeur avecque tous ses charmes.
Tout sert à vous guérir, tout sert à m'enflammer.
Enfin vous savez vaincre, et je ne sais qu'aimer.
Achevez, achevez cette grande victoire :
Si j'en attends le fruit, vous en aurez la gloire.

LE ROI.

1030 Quelle gloire, cruel, qui m'ôte mon bonheur !
Vous êtes peu jaloux d'un si funeste honneur :
Mais quand vous dédaignez une grande victoire,
Lâche, vous n'en aurez ni le front, ni la gloire.
Je vaincrai, je vaincrai, mais ce sera pour moi ;
1035 N'attendez rien d'un Père, et craignez tout d'un Roi.
Ce coeur, qui pour un Fils m'inspirait ses faiblesses,
Pour venger mon amour, perd toutes ses tendresses.
Sourd à la voix du sang, qui me parlait pour vous,
J'abandonne mon âme à son juste courroux.
1040 Je veux que mon amour touche à se satisfaire ;
Qu'il supprime les noms, et de Fils, et de Père ;
Qu'il suive tout l'effort de son ressentiment ;
Qu'il ne regarde en moi qu'un jaloux, qu'un Amant ;
Qu'il ne regarde en vous qu'un sujet, qu'un rebelle,
1045 Qu'un ingrat ennemi, qu'un Rival infidèle,
Qu'un Fils dénaturé, qu'un Monstre plein d'horreur ;
Et le plus digne objet de toute ma fureur.
Allez, et de ce pas sortez de ma présence.

SCÈNE V.

LE ROI, seul.

Que fais-tu, malheureux ? À quelle violence,
1050 À quels ressentiments, Père dénaturé,
Souffres-tu la douleur d'un Fils désespéré ?
Sainte amitié du sang, Nature abandonnée,
Par une injuste amour lâchement condamnée,
Reviens pour prévenir un sanglant désespoir,
1055 Et pour sauver un Fils, fais enfin ton devoir.
Reviens, reviens, mon Fils. Mais je vois la Princesse.
Ha ! que le sang est faible auprès d'une Maîtresse !
Tout mon amour revient à ce charmant abord ;
La Nature est muette, où l'Amour est si fort.

SCÈNE VI.

Le Roi, Clotilde.

LE ROI.

1060 Princesse, quel bonheur en ces lieux vous amène ?
Venez-vous adoucir la rigueur de ma peine,
Et donner quelque espoir à mes tristes amours ?

CLOTILDE.

Je vous trouve à propos pour en rompre le cours.
Seigneur, présumez-vous en moi tant de faiblesse ?
1065 Que je serve moi-même à trahir la Comtesse ?
Quand ma Mère voudrait vous rendre votre foi,
Ce changement vous rend trop indigne de moi.
Je sais qu'elle a voulu se trahir elle-même,
Me quitter votre amour avec le Diadème.
1070 Mais bien loin d'être à vous par ce consentement,
J'ai d'autant plus d'horreur de votre changement.
Pardonnez aux transports d'une douleur si forte :
Je ne puis résister au torrent qui m'emporte.
Une Mère trahie et par vous, et pour moi,
1075 M'ôte tout le respect que je dois à mon Roi.

LE ROI.

Vous ne m'en devez point : mais vous devez, Princesse,
Avouer mes soupirs, et souffrir ma tendresse ;
Et vous devez avoir des sentiments plus doux
Pour un Prince inconstant qui ne l'est que pour vous.
1080 Si mon coeur sans vous voir s'offrit à votre Mère,
S'il change en vous voyant, son crime est nécessaire ;
Et le Ciel m'eut toujours empêché de vous voir,
S'il ne m'eût dispensé de ce premier devoir.
Si c'est votre destin de charmer et de plaire,
1085 Vous devez au destin, bien plus qu'à votre Mère ;
Et vous devez souffrir d'un sort si glorieux,

Qu'un autre empire cesse, où règnent ces beaux yeux.
Dès lors que je vous vis, cette première chaîne
Se brisa d'elle-même avec si peu de peine ;
1090 Qu'un si prompt changement ne se peut concevoir,
Si l'amour ne l'a fait par les mains du devoir.

CLOTILDE.

Ce fut donc un devoir de trahir la Comtesse ;
Je vois bien, vous voulez surprendre ma faiblesse :
Mais si je manque ailleurs de force et de raison,
1095 Je n'en manquerai point contre la trahison.
Je sens qu'à ce seul mot mon cœur se fortifie
Contre tout ce qui penche à quelque perfidie.
Tandis que votre amour s'est cachée à moitié
Sous les fausses couleurs d'une belle amitié
1100 Et que les soins d'un cœur apparemment sincère
Se pouvaient expliquer en faveur de ma Mère,
J'ai souffert des soupirs, qui m'étaient inconnus :
Mais puisque vos désirs, quelque temps retenus,
Se font voir maintenant toute leur injustice,
1105 Mon cœur est assez fort contre votre artifice ;
Et s'il a contre lui faiblement combattu,
Un crime découvert assure ma vertu.

LE ROI.

Hé bien je l'avouerai, je suis un infidèle ;
Je puis bien l'avouer, la cause en est trop belle :
1110 Mais si vous condamnez ce changement de foi,
Ne vous obstinez pas contre l'amour d'un Roi ;
Et puisqu'enfin le Ciel vous doit une Couronne,
Souvenez-vous qu'il veut que ma main vous la donne ;
Et qu'il force un Monarque à l'infidélité,
1115 Pour pouvoir s'acquitter envers tant de beauté.
Vos Beautés comme vous pour le Trône sont nées,
Le Ciel aime à voir les Grâces couronnées.
Peuvent-elles jamais mieux régner que chez vous ?
Belle et Reine à la fois, ce sont des noms bien doux ;
1120 Ajoutez l'un à l'autre ; et soyez plus fidèle
Au Ciel, qui pour régner pour a faite si belle.

CLOTILDE.

Ces attraits tant vantés ne m'éblouissent pas.
Vous, Seigneur, sauvez-vous de ces mortels appâts.
Votre amour est aveugle, alors qu'il me préfère
1125 Au précieux espoir de posséder ma Mère.
Sortez, Seigneur, sortez de cet aveuglement.

LE ROI.

Aimer ce que le Ciel a fait de plus charmant,
Est-ce dans votre esprit une action si noire ?
Craignez pour mon repos, et non pas pour ma gloire ;
1130 Quand vous m'abandonnez au dernier désespoir,
Ma vie est en péril, et non pas mon devoir.
Prenez pitié d'un Roi soumis à votre empire ;
Un Monarque à vos pieds qui prie et qui soupire.

CLOTILDE.

Ah ! c'est trop ; cachez-moi des transports si honteux.
1135 Pour finir un combat indigne de tous deux,
Je vous quitte, Seigneur ; mais lorsque je vous quitte,
Ne prenez pas du moins quelque espoir de ma fuite.
Tout l'éclat dont le Trône a droit de nous flatter ;
Tout ce qu'un grand amour emploie à nous tenter ;
1140 Tout l'Univers ensemble armé contre ma gloire,
Ne saurait m'arracher l'honneur de la victoire.
Contre un coeur généreux armé pour son devoir,
Toute la Terre est faible, et le Ciel sans pouvoir.

SCÈNE VII.

LE ROI, seul.

Quelle est, Théodebert, ta faiblesse et ta honte ?
1145 Une Fille te brave, un Enfant te surmonte ;
Un caprice d'amour, une infidélité,
T'expose, Prince aveugle, à cette indignité.
Mourez, mourez enfin, impérieuses flammes.
Honteuse passion, poison de belles âmes,
1150 Qui corromps lâchement les plus fières grandeurs,
Respecte au moins le Trône, et règne en d'autres coeurs.
Laisse agir mon devoir en faveur de ma gloire.

SCÈNE VIII.

Le Roi, Clidamant.

LE ROI.

Viens enfin, Clidamant, aider à ma victoire.
Tous mes soins rebutés, mon amour sans espoir,
1155 Maîtresse, mon Fils, tout soutient mon devoir.
Clotilde est invincible ; et toute mon adresse
Ne saurait la fléchir à la moindre tendresse.
Trône, soupirs, amour, un Monarque à genoux,
Tout fait que redoubler ma honte et son courroux.

CLIDAMANT.

1160 J'ai vu sortir d'ici cette Belle en colère :
Mais ce courroux n'a rien qui puisse vous déplaire ;
La Nature devait contre tous vos efforts
En faveur d'une Mère opposer ses transports
Par ce juste courroux à sa Mère fidèle,
1165 Elle s'est pleinement acquittée envers elle ;
Et ce coeur généreux après s'être rendu,
Pourra dire partout, j'ai fait ce que j'ai dû ;
J'ai voulu résister ; mais quelle résistance
Peut faire un jeune coeur contre tant de puissance ?
1170 Mais quand même Clotilde avec tout son courroux

Se voudrait obstiner à tenir contre vous,
Et voudrait conserver tout son zèle à sa Mère,
Il est beau de dompter une vertu sévère ;
De forcer cent devoirs, et d'arracher un cœur
1175 Des mains de la Nature, et des mains de l'honneur.
Aimeriez-vous, Seigneur, l'infidèle Deuthère ?
Vous plaît-elle si facile, inconstance, légère ?
Quoi, voulez-vous d'un cœur qui se rend lâchement,
Qui ne vous a coûté qu'un souhait seulement ?
1180 D'un cœur, dont les soupirs ont été pour un autre ?
Aimez un jeune cœur, un cœur qui soit tout vôtre ;
Qui se fait acheter comme un cœur précieux,
Et qui veut pour son maître un vainqueur glorieux.
Ne vous rebutez point, et son sexe, et son âge,
1185 Ne saurait contre un Roi résister davantage.
Reposez-vous sur moi du succès de vos vœux.

LE ROI.

Qu'on croit tout aisément, quand on se croit heureux !
Et qu'un choix ébranlé par la honte du crime,
Si peu qu'on ait d'espoir, nous paraît légitime !
1190 J'aimerai, j'aimerai, puisque j'ose espérer.
Mais un autre devoir commence à murmurer.
Mon Fils aime Clotilde.

CLIDAMANT.

Hé bien, Seigneur, s'il l'aime,
Que peut un faible amour contre un pouvoir suprême ?
Père, vous pouvez tout contre un Fils généreux ;
1195 Roi, vous pouvez d'un mot renverser tous ses vœux.
Mettez-vous au-dessus de toutes ces tendresses ;
Laissez à d'autres cœurs ces indignes faiblesses ;
Pardonnez-moi, Seigneur, ce mot m'est échappé.
Mon zèle par vous-même est si souvent trompé,
1200 Qu'il ne peut ni garder, ni prendre ses mesures ;
Votre inégalité produit des aventures,
Par qui vos sentiments brouillés, ou mal conduits,
Font voir tous vos desseins l'un par l'autre détruits.

LE ROI.

Hé bien, puisqu'il est temps de contenter ma flamme,
1205 De tous les sentiments, qui partagent mon âme,
Je n'en veux croire aucun, et ne veux rien choisir
Qu'au gré de mon amour, qu'au gré de mon désir.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Deuthere, Clodomire.

CLODOMIRE.

Vous voyez que son Fils rougit de sa faiblesse.
Il veut absolument posséder la Princesse ;
1210 Quand j'ai cru que le Roi m'avait tout accordé,
Son amour combattait, et n'avait pas cédé.
Voyant un si grand coeur combattre pour sa gloire,
Mon amour abusé comptait sur sa victoire.
Mais Clidamant trop fort sur l'esprit de son Roi...

DEUTHERE.

1215 Il tâche, le cruel, à se venger de moi ;
Mais je hais moins en lui l'effet de sa vengeance,
Que je ne hais du Roi le crime et l'inconstance.

CLODOMIRE.

Lorsqu'aux premiers transports d'un espoir si charmant,
Il apprit que j'avais votre consentement ;
1220 Je viens en même temps son âme ressaisie
De tout ce que produit l'ardente jalousie ;
Interdit, furieux, plein de son désespoir,
Il éclate, il menace, il vante son pouvoir.
Quels secours, quels efforts rompront la violence
1225 De ce torrent d'amour, de haine, et de puissance ?

DEUTHERE.

Contre tant de pouvoir, d'amour, et de courroux,
Je ne veux opposer que votre amour, et vous.
Oui, si vous le voulez, Prince, sans autres armes,
Nous pouvons prévenir l'effet de ces alarmes ;
1230 Il suffit que l'objet, qui fait changer le Roi,
Est sujet à mon choix, et qu'il dépend de moi.
Celle que vous aimez étant sous ma puissance,
Reprenez hardiment toute votre espérance.
Qu'on la fasse venir. Oui, Clotilde est à vous.

CLODOMIRE.

1235 Offrez-vous à mes maux un remède si doux ?
Ô pour un malheureux, trop aimable surprise !

DEUTHERE.

Mais accepterez-vous un choix que j'autorise ?
Votre Rival peut tout.

CLODOMIRE.

Il peut m'ôter le jour,
Mais il ne peut m'ôter le courage et l'amour.

DEUTHERE.

1240 Ainsi par votre amour, et par votre courage,
Sur mes fiers ennemis j'aurai tout l'avantage.

CLODOMIRE.

Ainsi par vos bontés j'aurai tout mon bonheur.

DEUTHERE.

Furieux Clidamant, Monarque sans honneur,
Perfide, vous saurez ce que peut ma vengeance.

CLODOMIRE.

1245 Père ingrat, mon amour peut braver ta puissance.

DEUTHERE.

Ah ! Prince, retenons ce transport indiscret ;
Il pourrait nous trahir ; triomphons en secret.

CLODOMIRE.

Voici Clotilde ; ô Ciel ! je tremble en sa présence.
Est-ce respect, amour, désir, crainte, espérance ?

SCÈNE II.

Deuthere, Clodomire, Clotilde.

DEUTHERE.

1250 Savez-vous quel bonheur vous arrive aujourd'hui ?
Le Prince vous adore ; et je vous donne à lui.

CLODOMIRE.

Princesse, pardonnez un aveu téméraire.
Je me tairais encor, sans l'aveu d'une Mère.
Si c'est trop d'accepter de sa main ce grand bien,
1255 Je vous rends à vous-même, et n'espère plus rien.

CLOTILDE.

Je sens comme je dois l'honneur de votre flamme ;
Mais ma Mère a déjà disposé de mon âme ;
Et n'osant par respect refuser un tel choix,
Il faut que son refus s'explique par ma voix.

DEUTHERE.

1260 Non, vous m'expliquez mal ; je consens qu'il espère ;
J'ai disposé de vous ; je puis encor le faire.
Quand pour un choix si noble on brise d'autres noeuds,
Le changement est juste, et n'a rien de honteux.

CLOTILDE.

Dans quelque rang qu'il soit, de fortune, et d'estime,
1265 Cette infidélité ne peut être sans crime ;
Une Fille, qui peut une fois s'engager,
Doit fuir plus que la mort la honte de changer.
Ce sont là les leçons que vous m'avez données ;
Et l'honneur, qui toujours dans les âmes bien nées,
1270 Pour de pareils conseils n'attend pas la raison,
M'inspire de l'horreur contre la trahison.
Quand j'aurais moins de gloire à montrer ma constance,
Je la devrais toujours à mon obéissance.
Vous m'avez commandé d'aimer Clidamant ;
1275 Vous m'avez commandé d'en faire mon Amant,
Et de le préférer au choix du Diadème ;
Madame, je l'ai fait ; je l'estime, je l'aime,
Et ce feu prend sur moi d'autant plus de pouvoir,
Que ce feu dans mon coeur naquit de mon devoir.
1280 Il est vrai que le Ciel, pour tenter ma constance,
Entre ce Prince et lui met trop de différence ;
Mais quelque effort qu'il fasse à ma fidélité,
Mon coeur est assez fort contre une lâcheté.
Au défaut de mon coeur acceptez cette gloire,
1285 Que la seule constance assure ma victoire ;
Et que malgré les lois d'un devoir trop jaloux,
Je voudrais être à moi, pour me donner à vous.

CLODOMIRE.

Ah ! Madame, est-ce là cette belle espérance ?

DEUTHERE.

Seigneur, espérez tout de son obéissance.

CLODOMIRE.

1290 Quoi, me préférez-vous un Rival odieux ?

DEUTHERE.

Ma Fille, consentez un choix si glorieux.

CLODOMIRE.

Une Mère vous prie, et vous en sollicite.

DEUTHERE.

Refusez-vous un Prince avec tant de mérite ?

CLODOMIRE.

Pouvez-vous résister, Princesse, à ses désirs ?

DEUTHERE.

1295 Pouvez-vous résister à de si beaux soupirs ?

CLOTILDE.

Quoi, Madame ; quoi, Prince avec tant de puissance,
Venez-vous attaquer ma gloire et ma constance ?
M'ordonnez-vous, Madame, une infidélité ?
Vous, me conseillez-vous, Prince, une lâcheté ?
1300 Conspirez-vous tous deux à m'ôter ce que j'aime ?
Éteindrez-vous des feux allumés par vous-même ?
Vous, voulez-vous par force entrer dedans mon coeur ?
Faites justice ou grâce à fidèle ardeur ;
Ne persécutez plus une flamme innocente.
1305 Sans secours, sans appui, jeune, faible, impuissante,
Je ne puis contre vous employer que mes pleurs.
Quoi, larmes, ni pitié, ne touchent point vos coeurs ?
Est-ce aimer, de vouloir m'arracher à moi-même ?
Hélas ! si vous aimez, cruel, souffrez que j'aime.

À Clodomire.

1310 Coeur, insensible coeur, vous n'aimâtes jamais
Hé bien, opposez-vous à mes tendres souhaits ;
Condamnez mon amour, tyrannisez mon âme ;
Vous pouvez m'arracher le coeur, non pas ma flamme.
Vous pouvez me forcer par l'empire du sang ;
1315 Vous pouvez me forcer par le pouvoir du rang ;
Et puisqu'enfin ici ma résistance est vaine,
Recevez cette main avec toute ma haine.
Cette main dans ce coeur enfonçant mille coups,

Le vengera bientôt de l'horreur d'être à vous.

DEUTHERE.

- 1320 Ah ! Ce faux désespoir n'a rien qui m'éblouisse.
Craignez plutôt ma rage, elle est sans artifice.
Je le vois bien, ce coeur veut cacher à mes yeux,
Sous un indigne choix, un zèle ambitieux.
Mais que ce lâche amour soit faux, ou véritable,
1325 Ce Prince, malgré vous, lui sera préférable.
J'aimerai mon pouvoir contre un coeur obstiné,
S'il n'en peut arracher un Amant condamné.
Quel qu'il soit, Roi, sujet, ou mon choix, ou le vôtre,
Ce Prince, malgré vous, régnera sur tout autre.
1330 Vous, Prince, cachez-moi ce honteux désespoir.
Quoi, pouvez-vous douter encor de mon pouvoir ?
C'est mon sang, c'est ma Fille, il faut qu'elle obéisse.
Rien ne peut m'empêcher de vous faire justice.
Mais pour l'avoir entière, avant la fin du jour
1335 Vous pouvez posséder l'objet de votre amour ;
Enlevez hardiment le bien qu'on vous refuse ;
Mon aveu vous suffit ; mon pouvoir vous excuse ;
Que le Roi tonne, éclate, en un mot c'est mon bien ;
Je consens qu'il soit vôtre, et le reste n'est rien.

CLODOMIRE, à Deuthere.

- 1340 Ah ! c'est trop obliger un Amant misérable ;
Mon bonheur à ce prix me devient effroyable ;
Non que mon amour craigne un Rival couronné,
Je ne crains que l'espoir que vous m'avez donné.
Ne pouvant obtenir Clotilde d'elle-même,
1345 Faut-il que mon amour arrache ce que j'aime ?
Je ne puis accepter, ni perdre un si grand bien ;
J'espère tout, Madame, et je n'espère rien.
Princesse, permettez que mon amour espère ;
Je ne puis refuser le bienfait d'une Mère ;
1350 Mais aussi je ne puis, sans agir contre vous,
Prendre de son bienfait l'espoir d'un bien si doux.
Dois-je trahir Deuthère, ou forcer ma Princesse ?
Être ingrat envers elle, ou pour vous sans tendresse ?
Madame, instruisez-moi dans ce grand désespoir,
1355 Qui malgré mes respects fait trembler mon devoir.
Dois-je être sans amour, ou sans reconnaissance ?
Parlez ; mon désespoir s'accroît par ce silence.
Prévenez les fureurs d'un amour maltraité ;
Opposez quelque espoir à sa témérité ;
1360 Et retenez mes pas sur le bord d'un abîme.
Dans cet affreux penchant je tombe dans le crime ;
Secourez ma faiblesse, et sauvez votre Amant...

CLOTILDE.

- 1365 Gardez-vous bien de suivre un lâche sentiment.
Retenez cette ardeur, s'il faut que je vous aime ;
Souffrez, pour me donner, que je sois à moi-même.
Un si beau feu, Seigneur, a droit de m'enflammer ;
Mais donnez-moi le temps d'apprendre à vous aimer.

DEUTHERE.

Vous demandez du temps pour trahir votre Mère,
Perfide.

CLODOMIRE.

Vous voyez les soupçons, sa colère...

CLOTILDE.

1370 Je vois plus ; votre amour veut aller jusqu'au bout.
Hé bien, Prince, craignez un Rival qui peut tout.
Le Trône m'est ouvert contre la violence ;
Et c'est là que j'irai chercher mon assurance.
Madame, j'ai pour vous le respect que je dois :
1375 Mais je ne puis souffrir qu'il attente sur moi,
Et qu'il ose abuser des bontés de ma Mère ;
Ingrat, j'arrêterai cette ardeur téméraire.
Le Roi, quoique ce choix soit pour moi sans appât,
S'il me sauve de vous, ne me déplaira pas ;
1380 C'est assez d'éviter le péril d'être vôtre ;
Je pourrai vous braver entre les bras d'un autre ;
S'il faut que malgré moi je perde Clidamant,
Je serai malgré vous aux mains d'un autre Amant.

SCÈNE III.

Clodomire, Deuthere.

CLODOMIRE.

Ah ! c'est trop maltraiter mon respect et ma flamme
1385 Je suivrai, je suivrai votre conseil, Madame.
Ingrate, choisissez Clidamant, ou le Roi.
Si vous cherchez au Trône un secours contre moi,
J'irai dans les transports de ma juste colère
Vous arracher des bras d'un Monarque, et d'un Père.
1390 Madame...

DEUTHERE.

Quel orgueil ! quelle témérité !
Une Fille, un Enfant avec tant de fierté !
Destin, sort enragé, qui me poursuis sans cesse,
Mêles-tu tant d'audace avec tant de faiblesse ?
Quoi, ma Fille a conçu le désir de mon rang ?
1395 À ce dernier orgueil je reconnais mon sang.
Ah ! Fille ambitieuse, et digne de ta Mère,
Superbe, qui veux faire un Époux d'un Beau-père,
Jusqu'en ton coeur la soif d'un pouvoir souverain
Ne veut pas seulement l'attendre de ma main,
1400 Le coup précipité d'une juste vengeance
Préviendra ton orgueil, et ton impatience.
Qu'avez-vous résolu, Prince ?

CLODOMIRE.

Accablé d'ennuis,
Que pourrai-je résoudre en l'état où je suis ?
Ainsi que sans espoir je me vois sans vengeance.

DEUTHERE.

1405 Relevez vos fureurs avec votre espérance ;
Et puisque notre amour demande un grand effort,
De deux grands ennemis attaquons le plus fort ;
Rompons tout ce qui fait obstacle à notre flamme.
Des lâchetés du Roi le Conseiller infâme,
1410 Ce perfide artisan de nos plus grands malheurs,
Clidamant est lui seul digne de nos fureurs.

CLODOMIRE.

Allons, Madame, allons perdre ce grand coupable,
Forçons par cet effort un sort si déplorable.

DEUTHERE.

Ah ! que j'estime en vous ce transport généreux !
1415 Mais avant qu'entreprendre un coup si dangereux,
Avant que de tenter un désespoir funeste,
Permettez que j'essaie un moyen qui me reste.
S'il manque, j'entreprends, j'ose tout avec vous.
Le Roi vient. Vous, tâchez d'apaiser son courroux.

SCÈNE IV.

Clodomire, Le Roi, Clidamant.

CLODOMIRE.

1420 Ah ! Seigneur, permettez qu'à vos pieds...

LE ROI.

Votre audace
Se croit-elle excusable, et digne de ma grâce ?

CLODOMIRE.

Quel crime ai-je commis ? De quoi m'accusez-vous ?
Amenez-vous ici de témoin contre nous ?
Et croirez-vous toujours les conseils de sa rage ?

LE ROI.

1425 Si je crois ses conseils, c'est pour mon avantage.
Je reconnais son zèle, et vois votre fureur ;
Et c'est mal s'excuser d'un crime plein d'honneur.
Qu'avez-vous résolu, vous, et votre complice ?
Tout est-il bien choisi pour ce grand sacrifice ?
1430 Je ne veux me garder ni d'elle, ni de vous ;
Je suis trop au-dessus d'un si faible courroux.

Au moins pour satisfaire une fureur extrême,
Il fallait la cacher à la beauté que j'aime ;
Que brave une Maîtresse, et la traite si mal,
1435 Et rend à même temps suspect à son Rival.
J'aurais pour me venger assez d'indifférence,
Mais je n'en puis avoir pour venger l'innocence ;
Pour sauver la vertu de l'horrible attentat
D'une Mère cruelle, et d'un Amant ingrat ;
1440 Vous pouvez parler de forcer le choix d'une Princesse ?
Oser tyranniser le coeur d'une Maîtresse ?
Et vouloir enlever ce trésor précieux,
La gloire de ma Cour, le charme de mes yeux ?
Si lorsqu'elle s'est plainte à moi de tant d'audace,
1445 Elle-même pour vous ne m'eut demandé grâce,
Vous seriez insolent, sans respecter mon sang,
Un exemple effroyable à ceux de votre rang ;
Et puisque l'un et l'autre avec tant d'insolence
Vante contre une Fille une injuste puissance ;
1450 Pour voir tout votre orgueil à ses pieds abattu,
Je veux faire aujourd'hui raison à sa vertu ;
Et si vous craignez peu mon amour et sa haine,
Vous la craindrez peut-être en voyant une Reine.
C'est ainsi seulement que je veux vous punir.

SCÈNE V.

Clodomire, Clidamant.

CLODOMIRE.

1455 Pouvez-vous, mes fureurs, ici vous contenir ?
Clidamant, arrêtez. Lâche auteur de ma peine,
Ennemi de ma flamme, et sujet de ma haine,
Sachez...

CLIDAMANT.

Souffrez, Seigneur, que je suive le Roi.

CLODOMIRE.

1460 Vous pressez-vous d'aller lui parler contre moi ?
Vous, qui servez la flamme, et m'ôtez la tendresse,
Sachez que si le Roi m'arrache ma Princesse,
Je vengerai sur vous mes soupirs et mes pleurs,
Et vous me répondrez de toutes mes douleurs.
Vantez-vous de l'appui de la grandeur suprême,
1465 J'irai vous égorger dessus le Trône même.
Après un tel avis, allez, suivez le Roi.

CLIDAMANT.

Ces bruits étonnent peu des Hommes comme moi.

SCÈNE VI.

Sigile, Clidamant.

SIGILE.

Quel intérêt, Seigneur, presse contre Deuthère
Toute votre faveur, toute votre colère ?

CLIDAMANT.

1470 L'intérêt le plus cher, qui soit dedans mon coeur.
L'intérêt de l'État, du Roi, de mon honneur.
Et bien (pour vous parler avec cette franchise,
Avec cette fierté que mon rang autorise,) L'intérêt de ma haine a fait ce grand éclat ;
1475 Et c'est un intérêt si cher, si délicat,
Que quiconque osera s'opposer à ma haine,
Rend sa chute infaillible, et sa perte certaine.
Cependant vous servez Deuthère avec chaleur :
Mais sachez qu'i faut craindre, ou servir ma fureur.

SIGILE.

1480 Je vous dois trop, Seigneur, pour oser vous déplaire.
Je sais que votre haine est un mal nécessaire ;
Mais un dépit peut-il faire dans un moment
Un mortel ennemi d'un si parfait Amant ?

CLIDAMANT.

J'étais né pour aimer, et le Ciel à mon âme
1485 Avait fait en naissant un destin tout de flamme.
Mais l'horreur d'un mépris a changé tout mon sort.
Ou pour mieux expliquer ce violent transport,
J'aime encor ; mais c'est d'un amour qui me gêne,
D'un amour en fureur, plus cruel que la haine ;
1490 D'un amour, qui piqué d'un vif ressentiment,
Va perdre à même temps la Maîtresse, et l'Amant.

SIGILE.

Du moins dans ces fureurs épargnez-vous vous-même.

CLIDAMANT.

On ne ménage rien, quand on perd ce qu'on aime.

SIGILE.

Mais de grâce songez que ce grand désespoir...

CLIDAMANT.

1495 Je n'examine rien, ni péril, ni devoir.
Pour goûter les douceurs d'une vengeance pleine,
Rien ne m'est précieux, rien ne coûte ma haine.
Je me perdrai moi-même afin de me venger.
Ma haine est un fardeau, dont je veux m'alléger.
1500 L'insupportable affront d'une amour méprisée,

Comme un objet affreux, règne dans ma pensée.
Un mépris : à ce mot je frissonne d'horreur,
Et n'écoute plus rien que ma seule fureur.

SIGILE.

1505 Appelez-vous mépris, quand on vous abandonne,
Pour choisir un Rival, qui porte une Couronne ?

CLIDAMANT.

Tout l'univers fut-il sous les Trône de Metz ;
Le Roi fut-il plus grand que Roi ne fut jamais ;
Le respect que l'on rend à la Toute-puissance
Me consolera mal de cette préférence.
1510 Qui sait régner sans Sceptre est moins à dédaigner,
Que qui porte le Sceptre, et ne sait pas régner.
Je vous offre mon coeur sans nulle défiance,
N'abusez pas au moins de cette confiance.
Puisque vous savez tout, redoutez mon pouvoir.
1515 Peut-être vous esprit flatté d'un faux espoir,
Se repaît d'une vaine et brillante chimère,
Voyant si près du Trône ou la Fille, ou la Mère.
Songez, si mon crédit vous a mis près du Roi,
Que vous êtes toujours beaucoup plus bas que moi ;
1520 Songez, que ma grandeur est l'appui de la vôtre ;
Songez, que dans la Cour, quand on dépend d'un autre,
D'un songe, d'un soupçon, la bizarre terreur,
Pousse dans le néant cette faible grandeur ;
Songez que la faveur est un charme infidèle ;
1525 Que le pas est glissant, quand on s'approche d'elle ;
Et qu'il faut pour monter où je suis aujourd'hui,
Faire tomber le Trône, et m'accabler sous lui.
Profitez de l'avis, craignez votre disgrâce.

SIGILE.

Si je vous suis suspect, je descends de ma place.

CLIDAMANT.

1530 Non, mais quand je permets que vous parliez au Roi,
Parlez-lui comme il faut de Deuthère et de moi.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Clotilde, Théosile.

CLOTILDE.

Si j'ai recours au Roi contre la violence,
Que peut-on reprocher à ma faible innocence ?
Cherchant ma sûreté, que je trouve en sa Cour,
1535 J'implore son pouvoir, et non pas son amour.
Si de tout mon devoir je parais mal instruite,
Mon âge excuse assez l'erreur de ma conduite ;
Un grand cœur peut faillir dans un grand désespoir ;
Mais il ne peut manquer à son premier devoir.

THÉOSILE.

1540 Cependant vous manquez de respect à Deuthère.

CLOTILDE.

Quel secours puis-je avoir contre un Prince ne colère ?
Ma Mère étant pour lui...

THÉOSILE.

Vous deviez obéir.

CLOTILDE.

Un cœur peut-il si tôt changer et se trahir ?
Refuser constamment l'offre d'un Diadème,
1545 Se dérober aux vœux d'un Monarque qui m'aime,
Ce glorieux effort n'est-il compté pour rien ?
Mon amour mourra-t-il pour secourir le sien ?

THÉOSILE.

Mais pourquoi refuser l'héritier de l'Empire ?

CLOTILDE.

Je le fais en regret, et mon cœur en soupire.
1550 Mais enfin j'aime ailleurs par ce charme puissant,
Par ce je-ne-sais-quoi qu'on ignore, et qu'on sent.

THÉOSILE.

Si ce premier amour pouvait durer sans blâme,
Votre Mère sans doute avouerait votre flamme.
Mais l'ingrat vous refuse ; et son aveuglement...

CLOTILDE.

1555 Nous vaincrons, nous vaincrons ce grand ressentiment.

THÉOSILE.

Il a pour votre Mère une haine invincible.

CLOTILDE.

Mis il n'est pas pour moi tout à fait insensible.
C'est par-là que je puis apaiser sa fureur.

THÉOSILE.

Madame, travaillez pour un si grand bonheur.
1560 Je prévois mille maux, dans ce désordre extrême,
Qui menacent l'État, votre Mère, et vous-même.
Donnez un prompt remède à ce pressant malheur.

CLOTILDE.

Mais hélas ! sais-tu bien par quel effort mon coeur
Dans cette occasion veut agir pour ma Mère.
1565 Je tremble quand je songe à ce que je dois faire.
Il faut pour la servir mettre ma flamme au jour,
Contre son ennemi faire agir mon amour,
Et condamner mon coeur à cette honte extrême,
D'aller dire moi-même à cet ingrat que j'aime.
1570 Je n'ai que ce moyen pour fléchir son courroux.
Cruels devoirs du sang, à quoi m'obligez-vous ?

THÉOSILE.

Songez...

CLOTILDE.

Ah ! Si j'osais y songer davantage,
J'aurais ou trop de honte, ou trop peu de courage.
Ne me laisse songer qu'à faire mon devoir ;
1575 Qu'à forcer ma pudeur par un si doux espoir ;
Qu'à gagner Clidamant, qu'à servir une Mère ;
Qu'à sauver l'un de l'autre, et vaincre leur colère.
Le voici. Laisse-nous. Délicate pudeur,
Fierté, laisse sortir le secret de mon coeur.

SCÈNE II.

Clotilde, Clidamant.

CLOTILDE.

1580 Dans l'état où je suis, Clidamant, votre zèle
M'apporte-t-il enfin quelque conseil fidèle ?

CLIDAMANT.

Oui, Madame ; voyant jusqu'où va le courroux
D'une Mère jalouse, et d'un Amant jaloux,
Je viens, sans vous flatter d'un espoir inutile,
1585 Vous dire, que le Trône est votre seul asile.
Tout, hors du Trône, ici vous doit être suspect.
Surtout, gardez-vous bien de ce fatal respect
Qu'exige incessamment une Mère cruelle ;
Songez que vous avez trop combattu pour elle,
1590 Et qu'un devoir si faible est fort à dédaigner,
Lorsque l'obéissance empêche de régner.

CLOTILDE.

Je sais le prix d'un Sceptre, et je me fais justice ;
Et quand j'ignorerais, qu'il faut que j'obéisse,
Plus le Trône est charmant, moins mon coeur est tenté,
1595 D'accepter tant d'honneur, sans l'avoir mérité.

CLIDAMANT.

Il fallait mesurer la Fortune au mérite,
La Fortune du Trône est pour vous trop petite ;
Et le Roi ne vous l'offre avecque tant d'ardeur,
Que pour mieux honorer sa flamme et sa grandeur.

CLOTILDE.

1600 Soyez mieux, Clidamant, d'accord avec vous-même ;
Ce que vous méprisez, vaut moins qu'un Diadème ;
Et cet objet qu'on vante est bien peu glorieux,
De n'avoir pas toujours paru tel à vos yeux.

CLIDAMANT.

J'ai toujours pour Clotilde une pareille estime ;
1605 Et dans l'emportement d'un courroux légitime,
Mon coeur a refusé l'offre de tant d'appâts,
Comme on refuse un bien qu'on ne mérite pas ;
Il n'a pu consentir, qu'un si grand bien se donne
Pour le seul intérêt, d'une main qu'il soupçonne.
1610 Je méritais les traits de tout votre courroux,
De croire que ce don fût avoué de vous,
Et d'oser l'accepter des fureurs de Deuthère ;
De quelque aveu qu'on flatte un orgueil téméraire,
Je vous dois ce respect, de n'entreprendre pas
1615 Ce que n'a pu le Trône avec tous ses appâts.

CLOTILDE.

La gloire de régner n'est pas ce qui me touche.
Et si j'osais enfin expliquer par ma bouche,
Qu'un intérêt plus doux que l'amitié du sang
M'ôte l'ambition d'un si superbe rang ;
1620 Peut-être, Clidamant, toute votre furie
Ne refuserait pas l'offre d'une ennemie.

CLIDAMANT.

Madame, expliquez-vous, sans rien dissimuler.

CLOTILDE.

Un si grand intérêt m'oblige de parler.
Un si pressant devoir m'arrache ce mystère ;
1625 Que j'aurais moins de honte à parler, qu'à me taire.
Mais n'ai-je pas tout dit d'un langage indiscret ?
Vous dire que je sens un obstacle secret,
Plus puissant qu'une Mère, et plus qu'un Diadème,
N'est-ce pas avouer... Ah ! mon trouble est extrême.
1630 Mais pourquoi vous cacher un obstacle si doux,
Si mon trouble déjà vous a dit que c'est vous ?

CLIDAMANT.

Moi plus cher qu'un Empire, et plus fort qu'une Mère ?
À de si grands appâts Clotilde me préfère ?
C'est me railler, Princesse, assez ouvertement.

CLOTILDE.

1635 Que ne connaissez-vous...

CLIDAMANT.

Je connais seulement,
Que l'on se sert de vous pour surprendre ma haine.
Vous êtes jeune encore, et je souffre avec peine
Qu'on vous fasse descendre à des emplois si bas,
Et qu'on mette en péril l'honneur de tant d'appâts.
1640 Ah ! ne permettez plus qu'une Mère vous joue.
Je vois que votre coeur enfin la désavoue.
Vous rougissez, Princesse, et déjà ce beau front...

CLOTILDE.

Oui, je rougis, ingrat, d'un si mortel affront.
Lâche aveu qu'ont produit les soupçons d'une Mère !
1645 Infortuné secours d'un devoir trop sévère,
Tyrannique respect, à quoi me réduis-tu ?

CLIDAMANT.

D'un indigne respect sauvez votre vertu.
Prenez des sentiments dignes d'une Princesse.

CLOTILDE.

Ah ! ce n'est pas à vous de blâmer ma faiblesse ;
1650 Si vous désavouez des sentiments trop doux,
Au moins ils me semblaient assez dignes de vous.
Un coeur, qui peut forcer son orgueil, et soi-même ;
Un coeur, qui se résout presque à dire qu'il aime ;
Un coeur, qui peut braver tous les charmes d'un Roi,
1655 Ce coeur est-il indigne et de vous et de moi ?

CLIDAMANT.

Je m'en sens trop indigne, et n'ai garde de croire
Un aveu trop charmant, qui blesse votre gloire.
Princesse, je connais le prix de vos appâts ;
Levez les yeux au Trône, où l'on vous tend les bras.
1660 Voyez-y ce grand Roi, qui descend de sa place,
Qui se jette à vos pieds, pour vous demander grâce ;
Qui tonne après avoir essayé la douceur,
Et la foudre à la main demande votre coeur.

CLOTILDE.

Et c'est ce grand Rival, qui fait qu'on me refuse ;
1665 Et c'est sur ce Rival, que Clidamant s'excuse.
Ah ! Si l'aveuglement, où t'a mis la faveur,
Ne t'avait presque ôté la raison et le coeur ;
Loin de te rebuter par le choix d'un Monarque,
Tu me regarderais par cette illustre marque ;
1670 Et l'on verrait ton coeur d'un orgueil obstiné
S'armer contre l'espoir d'un Rival couronné.
Le refus que tu fais d'une illustre Princesse,
N'est respect, ni mépris ; ce n'est rien que faiblesse,
Et la sotte raison d'une esclave de Cour,
1675 Qui croit que sa faveur vaut plus que mon amour,
Triomphe apparemment d'une si belle flamme ;
Ce que tu sembles fuir, tu l'adores dans l'âme ;
J'ai de quoi t'arracher mille brûlants soupirs,
Si la peur d'un Rival n'eût glacé tes désirs.
1680 Ah ! Que ce procédé me fait bien reconnaître
Ce que vaut le sujet, aussi bien que le maître,
Et me rend à moi-même, avec un plein pouvoir
De disposer de moi sans blesser mon devoir.
Oui, lâche, sur mon coeur ton crime vient de faire
1685 Ce qu'ont fait des défauts sur celui de ma Mère ;
Et quand ta lâcheté croit agir pour le Roi,
Tu me donnes pour lui l'horreur que j'ai pour toi.

CLIDAMANT.

Ah ! qu'en d'autres moments, sans l'affront d'une Mère,
Mon coeur aurait chéri cette aimable colère !
1690 J'y vois briller un feu, que je ne croyais pas ;
Et je crains le péril d'un si charmant appât.
M'aimeriez-vous, Princesse, et l'oserais-je croire ?
Quel trouble, quel désordre, ennemi de ma gloire,
Quel invincible charme étonne ma fureur ?

1695 Est-ce l'Amour qui veut s'emparer de mon coeur ?
Les surprenants appâts d'une Fille si chère
Voudraient-ils m'arracher aux horreurs de la Mère ?
Je sens de ces beaux yeux l'aimable trahison
Corrompre tous mes sens, surprendre ma raison,
1700 Et sur toute ma haine emporter la victoire.
Accourez, mes fureurs, au secours de ma gloire ;
Délicieux espoir de mon ressentiment,
Charmes de ma vengeance, accourez promptement.
Ma fureur s'affaiblit, et mon âme chancelle.
1705 Non, mon ressentiment, je te serai fidèle.
Oui, Madame, charmé d'une si douce erreur,
J'ai trouvé le moyen de sauver ma fureur.
Si vous m'aimez, sachez que je n'en veux rien croire ;
Et cet amour n'est rien qu'une embûche à ma gloire.
1710 Mon coeur tout occupé des soins de se venger,
Entre Deuthère et vous ne se peut partager ;
Je dois à ses mépris une fureur si pleine,
Qu'à peine tout mon coeur peut suffire à ma haine.
Mais elle vient. Allons achever son malheur.

SCÈNE III.

Clotilde, Deuthere.

CLOTILDE.

1715 Ô comble de mépris, de honte, et de douleur !
Ô honte de mon sexe ! ô honte de ma flamme,
Dont le secret en vain est sorti de mon âme ;
Et qui pouvant se faire un Trône pour objet,
Est l'indigne rebut d'un infâme sujet.
1720 Ah ! Madame.

DEUTHERE.

Ma Fille, il faut vous satisfaire,
Pour vous montrer enfin que je suis bonne Mère,
Je veux tout oublier, et même présumer
Que mon amour du vôtre eût tort de s'alarmer.
Je ne veux plus forcer votre première flamme ;
1725 Que Clidamant lui seul règne dedans votre âme ;
Mais faites que ce choix n'ait plus rien de douteux,
Et m'épargne un soupçon mortel à toutes deux.

CLOTILDE.

M'ordonnez-vous toujours des flammes criminelles ?
M'imposez-vous des lois honteuses ou mortelles ?
1730 Plus digne de pitié, que d'un soupçon jaloux,
Ne m'entretenez plus ni d'Amant, ni d'Époux.

DEUTHERE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit les bontés d'une Mère ?

CLOTILDE.

Que voulez-vous encor ? enfin que faut-il faire ?
Exigez-vous de moi des respects plus profonds ?
1735 Après avoir pour vous essuyé mille affronts,
M'ordonnez-vous aussi de chérir une infâme ?
Madame, pardonnez aux troubles de mon âme ;
Tout mon coeur est plongé dans un tel désespoir,
Qu'à peine en cet état connaît-il son devoir.
1740 Dans l'état où je suis, Clidamant, ni tout autre,
Le Prince, ni le Roi, ni mon choix, ni le vôtre,
Rien ne peut me toucher, et mon juste courroux
Ne peut prendre de loi ni de moi, ni de vous.

SCÈNE IV.

DEUTHERE, seule.

Perfide, c'est assez, je vois tout votre crime,
1745 Vous n'avez pu cacher l'ardeur qui vous anime ;
C'est là l'indigne éclat d'un coeur laborieux.
Tout, hors du Trône, ici lui devient odieux,
Le Prince, Clidamant, et son choix, et le nôtre.
C'est toujours pour régner qu'elle fuit l'un et l'autre.
1750 Ô fureur suspendue ! un crime si certain
Détermine mon coeur, et rassure ma main.
Que tardes-tu, ma haine, encore à te résoudre ?
Le crime est éclairci, prends ta dernière foudre.
Mais le Tyran paraît ; allons par mille coups
1755 Immoler ce qu'il aime à mon juste courroux.
Grâce au Ciel, pour m'aider à ce grand parricide,
Ma fureur se redouble à l'aspect d'un perfide.

SCÈNE V.

Le Roi, Sigile.

LE ROI.

Sigile, son conseil trop lent à me guérir,
Contre un désir bouillant ne me peut secourir.
1760 Clidamant, mon amour, je suivrai vos maximes ;
C'est trop, c'est trop gêner des désirs légitimes ;
C'est trop s'humilier, c'est trop faire des vœux ;
Régnez pour le repos d'un Monarque amoureux,
Faisons enfin régner Clotilde en dépit d'elle ;
1765 Quand on force à régner, la violence est belle.
Serments trahis, cessez de me faire trembler ;
Scrupules inquiets, qui me venez troubler ;
Indiscrètes terreurs, qu'un vain remord m'envoie,
Laissez aller mon cœur au comble de sa joie.

SCÈNE VI.

Sigile, Le Roi, Clodomire.

**CLODOMIRE, ayant l'épée à la main, arrêté par
Sigile.**

1770 Laisse agir ma fureur...

LE ROI.

Que voyez-vous, mes yeux ?
Viens-tu m'assassiner en Rival furieux ?

CLODOMIRE.

Non, non, malgré l'ardeur d'une aveugle colère,
Je respecte un Rival, en qui je vois mon Père.
Ayant cru dans ce lieu voir entrer Clidamant,
1775 J'ai suivi mon erreur, et mon ressentiment.
J'ai su que ce méchant, ce confident infâme,
Allait forcer Clotilde à souffrir votre flamme ;
Et cette violence allumant mon courroux,
Je venais l'immoler à mon transport jaloux.
1780 Je venais par sa mort...

LE ROI.

Votre fureur timide
Se sait mal excuser d'un lâche parricide.
Vouloir perdre à mes yeux le cher appui d'un Roi,
C'est plus que d'attenter sur le Trône, et sur moi.

CLODOMIRE.

Des plus noires couleurs peignez-vous ce grand crime.
1785 Augmentez ses horreurs, ma mort est légitime.
Je ne m'en défends point, et mon aveuglement

Pouvait avecque vous confondre Clidamant ;
Confondre avec ce traître une tête si chère ;
Confondre dans ma rage un Rival, et mon Père.
1790 Bien loin de m'excuser, et faire quelque effort
Sur un juste courroux, qui demande ma mort ;
Loin de solliciter pour moi votre clémence,
J'implore à vos genoux toute votre vengeance ;
Et je rends grâce au Ciel, qu'enfin selon mes vœux
1795 L'espoir de mon trépas n'a plus rien de douteux.

LE ROI.

Plût au Ciel ! je pourrais, cruel, me satisfaire :
Mais vous êtes mon Fils, et je suis toujours Père.

CLODOMIRE.

Si je suis votre Fils, par grâce, ou par devoir,
Ne m'abandonnez pas à tout mon désespoir :
1800 Car enfin mon trépas, qui doit vous satisfaire,
En perdant ma Princesse, est un coup nécessaire.
Qu'importe qui me tue après ce grand malheur,
Ou vous, ou mon amour, ou vous, ou ma douleur.
Mais las ! Je vois mourir toute votre colère ;
1805 À ces tendres regards je connais tout mon Père ;
Et le sang tout ému par mes indignes pleurs,
Va livrer mon amour à toutes ses douleurs.
Laissez par un coup ce rigoureux supplice.

LE ROI.

Cesse de t'affliger, et faisons-nous justice.
1810 Mon Fils, ton crime est grand, il faut le confesser ;
Mon Fils, ton crime est tel, que je n'ose y penser.
Mais étant de ta haine un sujet légitime,
Je rejette sur moi toute l'horreur du crime.
Je le vois maintenant cet amour criminel,
1815 Qui va couvrir mes jours d'un opprobre éternel ;
Je le vois cet amour qui trahit la Comtesse,
Qui s'érige en Tyran, qui force une Princesse,
Qui viole le sang, qui déshonore un Roi,
Qui sème tant de haine entre mon Fils et moi ;
1820 Pour combler les horreurs de cet amour perfide,
Cet amour de mon Fils a fait un parricide.
Hélas ! À ce seul mot mon amour tout confus
Se condamne à la mort, et ne s'en défend plus.
Ce que n'a pu la foi que je dois à Deuthère ;
1825 Ce que n'a pu l'amour et le devoir d'un Père ;
Ce que n'a pu le Ciel par ses beaux mouvements,
Dont il a combattu mes lâches sentiments ;
Ce que n'a pu l'effort d'un remords légitime,
Mon triomphe aujourd'hui s'achève par ton crime.
1830 Quoi, mon Fils, cet effort te touche faiblement,
Tu soupçonnes encor un si prompt changement.
Ah ! Si je t'ai trompé par de fausses tendresses,
Impute à Clidamant mes dernières faiblesses.
Ce méchant relevait un amour abattu,
1835 Et lui seul s'opposait à toute ma vertu :
Mais j'ouvre enfin les yeux, et ma raison entière
Reprend tout son empire, et toute sa lumière.

Après ce grand triomphe, embrasse-moi, mon Fils ;
Jouis de ma victoire, et demeurons amis.

CLODOMIRE.

1840 Seigneur, vous traitez-vous avec tant d'injustice ?
Vous chargez l'innocent du crime et du supplices.

LE ROI.

Va-t'en à la Princesse apprendre son bonheur ;
Moi je vais Deuthère, et calmer sa douleur.
Allons leur annoncer cette grande victoire.

CLODOMIRE.

1845 Amour, achève enfin ma fortune et ma gloire.

SCÈNE VII.

Le Roi, Clidamant.

LE ROI.

Viens voir quel est enfin le succès de tes vœux.

CLIDAMANT.

Seigneur, jamais souhaits ne furent plus heureux.
La Comtesse à mes yeux vient de perdre la vie.

LE ROI.

1850 Juste Ciel ! et tu viens vanter ta perfidie,
Lâche.

CLIDAMANT.

M'imputez-vous le crime de sa main ?
Apprenez le succès d'un horrible dessein.

LE ROI.

Me veux-tu faire voir dans ce sanglant ouvrage
L'effet de tes conseils, et celui de ta rage ?
Ô coup précipité, qui m'ôtes tout l'honneur
1855 Du plus beau repentir qu'ait produit un grand cœur !
Parle, et par le récit d'un mort si cruelle
Comble le désespoir d'un Monarque infidèle.

CLIDAMANT.

Apprenez dans sa mort un crime, dont l'horreur
Surpasse votre crime, et toute ma fureur.
1860 J'allais Clotilde, et votre amour extrême
La destinant au Trône en dépit d'elle-même,
J'allais vous satisfaire, et mon ressentiment
Brûlait d'exécuter votre commandement.
Le cœur triste, et saisi d'une douleur mortelle,
1865 Clotilde était couchée au bord de la Moselle,
Du côté qu'elle bat les murs de ce Palais.

Se yeux sur un objet recueillant tous leurs traits,
Par de profonds pensers attachés au rivage,
Du trouble de son coeur faisaient voir une image,
1870 Par les traits différents de ces prompts changements
Qu'imprimeriaient au-dehors ses divers sentiments.
La Comtesse parait ; je la vois toute émue,
Et ses émotions redoublent à ma vue.
D'un accent furieux, qui me comble d'effroi,
1875 Viens voir traître... (dit-elle, en s'éloignant de moi)
Muette de fureur, sans me dire le reste,
S'expliquant seulement par un regard funeste,
Elle court : puis jetant ses yeux de toutes parts,
Et sur Clotilde enfin arrêtant ses regards ;
1880 Ah ! tu mourrais perfide. À ces mots elle vole ;
Je la suis aussitôt du corps, de la parole,
Et tâche par mes cris à rompre son dessein.
Clotilde, qui la voit un poignard à la main,
Se lève, sans songer à fuir ou se défendre ;
1885 Et poussant vers ses yeux un regard doux et tendre,
Où courrez-vous, ma Mère ? À cet accueil si doux
La Nature s'éveille, et suspend son courroux.
Moi qui crois son courroux plus fort que la tendresse,
Je m'élançai aussitôt entre elle et la Princesse,
1890 Je lui saisis le bras, elle échappe, et soudain
Frappe Clotilde.

LE ROI.

Hélas !

CLIDAMANT.

Et la blesse à la main.
À l'aspect d'une horreur si touchant et si pleine,
Tout me semble aussitôt applaudir à ma haine.
Et mon coeur satisfait rend grâce à mon bonheur
1895 De cette occasion qu'il prête à ma fureur.
J'allais venger Clotilde aussi bien que ma flamme :
Mais n'osant se souiller dans le sang d'une Femme,
L'orgueil de ma vengeance arrête ses transports,
Et laisse son supplice à son propre remords.
1900 Sa Fille, qu'elle voit abattue, et sanglante,
À ses yeux abusez paraît morte, ou mourante ;
Et son coeur alarmé de l'erreur de son sort,
Lui parle pour son sang, quand son courroux est mort.
Une affreuse douleur la rend presque immobile ;
1905 Mais dans ce triste état, qui paraît si tranquille,
Un soudain désespoir s'élevant dans son coeur,
Elle enfonce en son sein, de toute sa fureur,
Le poignard du sang de la Princesse.

LE ROI.

Ciel ! qu'entends-je ?

CLIDAMANT.

Elle. Une indigne tendresse
1910 Malgré moi se réveille, et veut la secourir.
Va, cruel (me dit-elle) et me laisse mourir,

Je dois ce grand trépas à ta haine, à ma Fille ;
J'ai versé tout le sang d'une illustre Famille ;
J'ai versé le plus beau, laisse enfin à tes yeux
1915 Couler le plus infâme et le plus odieux.
Vois mourir à tes pieds ta mortelle ennemie,
Triomphe de sa haine, et brave sa furie ;
Mais souffre cette honte, et va l'apprendre au Roi.
Qu'au moins ce qu'il aimait, a péri devant moi.
1920 Et ses yeux d'une noire et pesante paupière
Refermant lentement leur mourante lumière,
S'attachent à mes yeux, et lancent dans mon coeur
Un rayon pénétrant de rage et de douleur.
Je lui rends ses fureurs, et ma haine déploie
1925 A ses regards mourant mon triomphe et ma joie.

LE ROI.

Tu triomphes, barbare, enferme dans ton sein
Cette brutale joie, où je vais de ma main...

CLIDAMANT.

Voilà mon flanc, Seigneur ; frappez, par cette voie.
Vous pouvez m'arranger mon sang, non pas ma joie.
1930 Je fais ce que je puis pour forcer ce transport ;
Mais je ne puis cacher le plaisir de sa mort.
Je vivais seulement pour contenter ma haine ;
La perfide a péri, j'ai joui de sa peine,
Je l'ai vue à loisir, et mon ardent courroux
1935 S'est repu lentement d'un spectacle si doux.
Son sang à gros bouillons sortant de sa blessure,
Entraînant avec lui son âme avec murmure,
A charmé mes fureurs, et saoulé pleinement
Toute l'avidité de mon ressentiment.
1940 Après ce grand déplaisir, je méprise la vie.

LE ROI.

Furieux, il faut bien contenter ton envie :
Mais ton trépas sera suivi de tant d'horreurs,
Qu'il ira, s'il se peut, plus loin que tes fureurs,
Et qu'il pourra venger la mort de la Comtesse.

CLIDAMANT.

Pensez-vous qu'un grand coeur survive sa Maîtresse ;
Quand on s'est fait un choix, qui nous ose trahir,
Il faut à même temps se venger, et mourir.
Non qu'un faible remords m'inspire cette envie,
C'est à l'Amour trahi que je donne ma vie.
1950 Je veux la dérober à ces lâches douleurs,
Qui suivent tôt ou tard de si cruels malheurs.
Déjà tout mon amour, malgré tant de colère,
Rallume ses ardeurs dans la mort de Deuthère ;
Et honteux de sentir cet indigne retour,
1955 Je vais dedans mon sang éteindre mon amour.

LE ROI.

Empêchez ce cruel de choisir son supplice,
Et de se dérober aux traits de ma justice.

SCÈNE VIII.
Le Roi, Clotilde, Clodomire.

CLOTILDE.

Ne vous opposez pas à mes justes douleurs.

LE ROI.

Ah ! Princesse. Ah ! mon Fils.

CLOTILDE.

Savez-vous nos malheurs ?

LE ROI.

1960 L'infâme Clidamant m'a tout appris, Madame.
Ce lâche confident de ma perfide flamme
A poussé jusqu'au bout sa haine et son courroux.

CLODOMIRE.

Voilà ce qu'a produit un désespoir jaloux.

LE ROI.

1965 Mon Fils, voilà plutôt ce qu'a produit mon crime.
Ordonnez de ma peine, elle est trop légitime.
Votre Mère enfonce un poignard dans son flanc,
Sa main de la vôtre arrache un si beau sang,
Je suis le seul coupable, et n'en connais point d'autre ;
Prenez, prenez mon sang pour racheter le vôtre.

CLOTILDE.

1970 Le crime dont tantôt j'ai dû me ressentir
Était tout effacé par un beau repentir.
Vous n'avez point de part au trépas de ma Mère.
Seule j'ai fait le crime, il faut la satisfaire.

CLODOMIRE.

Clidamant a tout fait ; c'est lui qu'il faut punir.

SCÈNE DERNIÈRE.
Sigile, Le Roi, Clodomire, Clotilde.

SIGILE.

1975 C'en est fait, Clidamant a su nous prévenir.
Seigneur, lui-même il vient de se faire justice ;
En voulant s'épargner les hontes du supplice,
D'un coup précipité s'étant percé le cœur,
Il s'est fait un destin digne de sa fureur.

LE ROI.

1980 Madame, oublions tout dans la mort du coupable.
Cependant en faveur d'un Amant misérable,
Et dont l'amour ici n'ose se faire voir,
Puis-je vous demander quelque léger espoir ?

CLODOMIRE.

1985 Quoiqu'un si doux espoir soit pour moi plein de charmes,
J'ai du respect encor pour de si belles larmes,
Et n'ose demander de pareilles douceurs,
Quand je ne dois sentir que ses seules douleurs.

CLOTILDE.

D'un si digne respect vous pouvez tout attendre.

CLODOMIRE.

1990 Pardonnez, si mon cœur se laisse un peu surprendre,
Au milieu de vos maux, à des transports si doux.

LE ROI.

Allons du Dieu vengeur adorer le courroux,
Qui suspend sur mon crime une juste vengeance,
Perd d'autres criminels, et sauve l'innocence.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].